

LILI

COMÉDIE-OPÉRETTE EN TROIS ACTES

PAR

ALFRED HENNEQUIN & ALBERT MILLAUD

Airs nouveaux de M. HERVÉ



PARIS

A. ALLOUARD, ÉDITEUR

EN VENTE

CHEZ CH. GAULON, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

37, RUB SERPENTE, 37

4886

Tous droits réservés.

LILI

COMÉDIE-OPÉRETTE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois,
à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 10 janvier 1882.

W25 1.17.5

4

Harvard College Library

Sept. 21, 1911

Gift of

The Saturday Club

PERSONNAGES

ROUND DEC 2 1912

ANTONIN PLINCHARD.....	MM. DUPUIS.
BONPAN.....	LÉONCE.
LE VICOMTE DE SAINT-HYPOTHESE.....	BARON.
LE BARON DE LA GRANGE-BATELIÈRE.....	LAUSSOUCHE.
RENÉ.....	E. DIDIER.
BOUZINCOURT.....	ROUX.
JÉRÔME.....	DUMENIL.
AMÉLIE }.....	M ^{me} JUDIC.
ANTONINE }	
MADAME BOUZINCOURT.....	MAUREL.
VICTORINE.....	BERNIER.
MADAME DE VIEUXBOIS.....	VÉRON.
MADAME GRANDSEC.....	TH. GIRAUD.
MADAME ANDERSON.....	MARGUERITE.

*La scène se passe à trois époques ; le premier acte vers 1842 ;
le deuxième vers 1850 ; le troisième de nos jours.*

NOVA. — S'adresser pour la mise en scène et la musique, à M. Ch. ROBOT
éditeur, 25, boulevard de Strasbourg.

L I L I

ACTE PREMIER

Un jardin dans une villa aux environs de Paris. — Au fond, quatrième et troisième plan, à gauche, une caserne avec le drapeau flottant. — L'arrière-plan du décor est situé derrière un mur, avec grille prenant à hauteur d'appui et tenant les deux tiers du théâtre. — Aux deux premiers plans, à droite, le pavillon d'habitation avec porte praticable. — Devant la porte, deux marches ornées de vasques en marbre. — A gauche, coulisses de jardin. — Chaises et banc de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

VICTORINE, PLINCHARD, puis BONPAN.

(Au lever du rideau, on entend un appel de clairon.)

VICTORINE, accourant de la maison.

C'est lui!... Mais je ne reconnais pas son clairon... C'est égal... Ça ne peut être que lui ! (Elle descend et se dirige vers le mur fond gauche.)

PLINCHARD *, paraissant sur la crête du mur à gauche, face au public.

On ne voit que sa tête avec un bonnet de police de pioupion.

Mam'zelle Victorine!

* Plinchard, Victorine.

VICTORINE.

Plus bas donc !

PLINCHARD.

Vous n'avez pas vu ma trompette ?

VICTORINE.

Sauvez-vous !... Quelqu'un !

PLINCHARD.

Mais c'est ma trompette...

VICTORINE.

Chut ! (Plinchard disparaît.)

BONPAN *, entrant par une allée, même côté gauche. Il a des livres
sous le bras.

Bonjour, mademoiselle Victorine.

VICTORINE.

Monsieur Bonpan, le professeur de mademoiselle Amélie.

BONPAN.

Professeur d'histoire et de géométrie... Je viens lui donner
sa leçon.

VICTORINE.

Mademoiselle doit être dans le salon avec ses parents...

BONPAN **, passant à droite.

J'y cours, j'y vole... Je suis à l'heure et au cachet.

VICTORINE.

Ah ! bien, je crois que pour aujourd'hui vous tombez mal.

BONPAN, s'arrêtant.

Vous dites ?

VICTORINE.

Je dis que, depuis hier, il se manigance quelque chose...

Chut ! Je crois bien qu'on va marier mademoiselle.

BONPAN.

Marier mon élève !

* Bonpan, Victorine.

** Victorine, Bonpan.

VICTORINE.

Dame ! L'heure est venue... Elle a dix-huit ans, elle est sortie de pension, elle est instruite comme pas une, puisque c'est vous qui lui apprenez...

BONPAN.

La géométrie et l'histoire, avec des procédés nouveaux... L'histoire expurgée *ad usum puellarum*, ouvrage couronné par l'Académie l'année dernière, mademoiselle Victorine, l'année dernière, le 14 janvier 1844... et mademoiselle y mord très-bien.

VICTORINE.

Oh ! Elle est si intelligente.

BONPAN.

Et bonne, donc !... Je crois qu'elle m'aime beaucoup : « Monsieur Bonpan, m'a-t-elle dit, quand je serai mariée, e vous prendrai pour secrétaire. » Ça m'irait, parce que le professorat m'embête !

VICTORINE.

Bref, on attend deux messieurs aujourd'hui ; j'ai mis une dinde à rôtir.

BONPAN.

Une dinde, avec des marrons ?

VICTORINE.

Et de la farce.

BONPAN.

Oh ! Ils m'inviteront. Je me ferai inviter ! Autant de gagné... Un dîner et pas de leçon ; car ce n'est pas à la leçon que je tiens... Oh ! non !...

COUPLETS

I

Mathématicien absorbé,
Démontrer que par A plus B
Le carré de l'hypothénuse
Est égal, si je ne m'abuse,

A la somme des deux carrés,
 Construits sur les autres côtés...
 Nom d'un petit bonhomme!
 Je m'en fich' tout à fait!
 Ce qui m'importe en fait de somme,
 C'est de toucher mon cachet!

II

Tenez, savez-vous le latin?
 Vous ignorez, j'en suis certain,
 Bona, Pécunia, dit Stace,
 Virtus, post mimos, dit Horace,
 Et Tacite, en ses Annales,
 Varré, Reddé, légionés.
 Que s'il faut vous traduire
 C' langage par trop abstrait;
 Victorine, ça veut dire :
 Payez-moi mon cachet!

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE II^e

VICTORINE, PLINCHARD.

VICTORINE, à elle-même.

Eh! bien, il est franc, au moins!

PLINCHARD, reparaisant sur le mur.

Peut-on sauter?

VICTORINE.

Oui mes bourgeois sont en train de déjeuner.

PLINCHARD *, sautant.

Là, dites donc, mademoiselle Victorine, vous n'avez pas vu
 ma trompette?

Plinchard, Victorine.

VICTORINE.

Vous l'avez perdue ?

PLINCHARD.

Hier soir, en escaladant le mur pour me sauver, elle m'a échappé des mains et elle est tombée dans les rhododendrons... J'ai été forcé d'en emprunter une vieille à un camarade.

VICTORINE.

C'est donc ça que vous aviez l'air de souffrir dans une trompe de chemin de fer.

PLINCHARD.

Faut pas en rire, allez... C'est grave, dans ma position de clairon en pied. Quand on va faire l'inspection, si l'on s'en aperçoit...

VICTORINE.

Ne vous inquiétez pas, je chercherai... Je demanderai au jardinier.

PLINCHARD.

C'est que c'est pressé... vous savez, le régiment part ce soir...

VICTORINE.

Vous partez ?

PLINCHARD.

Pour l'Afrique, ni plus ni moins !

VICTORINE.

Pour l'Afrique ?...

PLINCHARD.

Oui, j'ai demandé à permuter dans les chasseurs à cheval et je l'ai obtenu.

VICTORINE.

Et vous me dites ça comme ça ?

PLINCHARD.

Dame ! je vous le dis comme ça, parce que c'est comme ça... (Victorine s'essuie les yeux avec son tablier.) Voyons, Victorine...

C'est pénible,.. je le sais bien!.. Mais faut se faire une raison.. J'appartiens au gouvernement, n'est-ce pas? Eh! bien, le gouvernement me dit : Antonin Plinchar, j'ai besoin de toi... Que voulez-vous que je lui réponde, au gouvernement? D'abord, si je répondais, il me flanquerait au bloc, le gouvernement! Alors, je ne réponds pas! C'est pénible!... Mais c'est ainsi!...

VICTORINE.

Et les malheureuses que vous abandonnez ?

PLINCHARD.

Mais je ne vous abandonne pas, mademoiselle Victorine... On n'abandonne que ce qui vous appartient... et..., sans vous offenser, permettez-moi de vous rappeler que s'il est vrai que je vous ai fait la cour, il ne s'est, du moins, rien passé entre nous de contraire à la morale...

VICTORINE.

A qui la faute ?

PLINCHARD.

Oh! Pas à vous, je le reconnais! C'est moi, moi seul qui ai manqué d'initiative... Mais que voulez-vous,.. on a des principes, n'est-ce pas? Et mes principes m'y ont obligé...

COUPLETS

I

J'suis plein d'égards pour la beauté,
 Les femmes sont des choses exquisés;
 J'estime fort leur société,
 Mais ça fait faire bien des bêtises!
 Ayant de l'ambition, à mon tour,
 Je fuis le sexe avec méfiance...
 Ce n'est pas en faisant l'amour
 Que je s'rai maréchal de France.

II

T'nez, l'autre jour, le caporal
M'citait un certain Holopherne...

Il était déjà général;
On l'estimait à la caserne;
Pour une femme il en tenait,
Ça dérangerait son existence,

(*Parté.*) Pssit! Il en perdit la tête!
Sans cet accident, il serait
Aujourd'hui maréchal de France!...

VICTORINE.

Oui! Oui!... Tout ça c'est très bien!... Mais alors pourquoi
m'avez-vous fait la cour ?

PLINCHARD, riant.

Ah! voilà!

VICTORINE.

Quoi? Ah! voilà!

PLINCHARD.

Ah! voilà!... Parce que les camarades se seraient fichus de
moi donc, s'ils ne m'avaient pas cru une petite bonne amie,
une petite connaissance...

VICTORINE.

Puisqu'il en est ainsi, c'est bien!... Allons, adieu, monsieur
Plinchard!

PLINCHARD.

Adieu, mademoiselle Victorine! (Remontant un peu, se ravisant
et revenant.) A propos,.. j'oubliais de vous demander.. Il me
semblait bien que j'oubliais quelque chose...

VICTORINE.

Quoi donc?

PLINCHARD.

On ne vous a rien dit ici?... Pas de reproches?

VICTORINE, étonnée.

Non !...

PLINCHARD.

Ah ! C'est qu'hier, j'a eu un fichu trac, allez ! J'étais dans la cour de la caserne ; vous, vous étiez là, tout en haut... et je vous faisais des signes comme d'habitude,.. quand j'aperçois à la fenêtre du premier une tête qui me regardait...

VICTORINE.

C'était M. Bouzincourt,.. mon bourgeois ?

PLINCHARD.

Non, c'était sa fille, votre petite bourgeoise...

VICTORINE.

Ah ! Mademoiselle Amélie... Vous la connaissez donc ?

PLINCHARD.

Je la rencontre quelquefois avec sa mère... Elle est drôlette,.. elle marche en trottinant, les yeux baissés, un rouleau de cuir à la main.

VICTORINE.

Elle va à son cours de piano.

PLINCHARD.

Ah ! Elle est musicienne comme moi ! Eh ! bien, hier elle me guignait, et j'ai eu peur qu'elle ne jase à ses parents.

VICTORINE.

Ma foi, non !.. Ils ne m'ont rien dit..

PLINCHARD.

Allons, tant mieux ! Eh ! bien alors, mademoiselle Victorine...

VICTORINE.

Adieu, monsieur Plinchar.

PLINCHARD.

Voulez-vous me permettre de vous donner l'accolade, mon p'tit poulet ? Ah ! C'est pénible, mais il le faut... J'ai mon petit b aluchon à préparer... Sans rancune, n'est-ce pas ? (Il remonte

sur le mur.) Quant à mon clairon, si vous le retrouvez, vous me le direz en toute hâte!

VICTORINE.

Soyez tranquille... Je vous appellerai. (Plinchart disparaît.) Ah! dites-moi donc... Qu'est-ce qui vous remplace dans la caserne?...

PLINCHARD, reparaisant.

De la cavalerie! (Il disparaît.)

VICTORINE, descendant à gauche.

De la cavalerie! Ils seront peut-être moins jeunes que dans l'infanterie... Il était temps, voilà madame!

SCÈNE III^e

LES MÊMES, MADAME BOUZINCOURT, puis BOUZINCOURT.

MADAME BOUZINCOURT*, entrant par le pavillon.

Ce sont eux! Ce sont eux! Venez donc, monsieur Bouzincourt.

BOUZINCOURT, entrant.

Voilà, chère amie, voilà! Mais es-tu bien sûre?

MADAME BOUZINCOURT.

Ce sont eux certainement... Leur voiture contournait l'allée. Ils seront ici dans un instant. Victorine, courez au-devant de ces messieurs qui arrivent... Vous leur montrerez le chemin.

VICTORINE.

Bien, madame. (A part, en sortant par la gauche.) Qu'est-ce qu'a donc madame, elle est tout en l'air. (Elle sort.)

MADAME BOUZINCOURT, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami!

BOUZINCOURT.

Calme-toi, Adélaïde!

* Victorine, madame Bouzincourt, Bouzincourt.

MADAME BOUZINCOURT.

Je suis émue, bien émue.

BOUZINCOURT.

Moi aussi!.. Mais il ne faut pas en avoir l'air... A ton âge, ce n'est pas convenable!

MADAME BOUZINCOURT.

Mais il s'agit de ma fille,.. de ma fille unique,.. unique, entendez-vous!

BOUZINCOURT.

Si elle est unique, c'est bien de ta faute, car moi...

VICTORINE, rentrant de gauche.

C'est M. de la Grange-Batelière.

MADAME BOUZINCOURT.

Le jeune homme!

BOUZINCOURT.

Notre futur gendre!

VICTORINE.

Avec un vieux monsieur... Mais je n'ai pas pu retenir son nom, à celui-là.

BOUZINCOURT, à sa femme.

C'est l'oncle.

MADAME BOUZINCOURT.

Le fameux oncle. (A Victorine.) Faites entrer.

VICTORINE.

Bien, madame. (Elle sort par la gauche.)

MADAME BOUZINCOURT.

Ah! Je suis émue,.. bien émue! (Prenant la main de son mari, et la mettant sur son cœur.) Tiens, sens...

BOUZINCOURT.

Oh! Que penserait-on? Chut! Les voici!

SCÈNE IV^o

LES MÊMES, moins VICTORINE, plus LE BARON, LE VICOMTE.

LE BARON*, entrant de gauche, introduit par Victorine qui sort aussitôt,
par la maison, droite.

Monsieur, madame.

MADAME BOUZINCOURT.

Monsieur.

LE BARON.

Monsieur, madame, quoique vous sachiez fort bien le motif de ma visite, permettez néanmoins qu'elle vous soit officiellement exposée, non par moi qui dois pour le moment, et contre mon habitude, jouer un rôle effacé, mais par mon oncle.. Eh! bien, où est-il donc? (Le vicomte entre de gauche.) Mon oncle, le vicomte de Saint-Hypothèse.

BOUZINCOURT **.

Monsieur.

LE BARON***, fait signe au vicomte de passer devant lui à gauche.

Asseyons-nous, il ne parlera qu'en nous voyant assis. (Bouzin-court va prendre une chaise au fond pour sa femme. Ils s'assoyent tous.)

MADAME BOUZINCOURT, souriait au vicomte.

Et maintenant?

LE BARON.

N'ouvrez pas la bouche, rentrez le sourire, immobilisez-vous.

BOUZINCOURT.

Mais...

LE BARON.

Mon oncle, entre autres infirmités, est tout à fait sourd, ma-

* Le Baron, Victorine, madame Bouzin-court, Bouzin-court.

** Le baron, le vicomte, madame Bouzin-court, Bouzin-court.

*** Le vicomte, le baron, madame Bouzin-court, Bouzin-court.

dame, sourd à ne pas entendre une salve d'artillerie. Cette surdité lui est venue à la suite d'un voyage qu'il a fait en Sibérie...

MADAME BOUZINCOURT.

Un voyage ?

LE BARON.

Un voyage d'agrément... l'hiver. Il a eu le cerveau gelé et son intelligence s'est depuis lors couverte d'un léger voile.

MADAME BOUZINCOURT.

Oh! le pauvre monsieur !

LE BARON.

Mais en même temps qu'il est sourd, il est excessivement poli, car c'est un gentilhomme de l'ancien régime, ex-ami de Benjamin Constant et de Royer-Collard, et il ne parlera que lorsqu'il sera bien convaincu que nous l'écoutons et qu'il n'interrompt personne.

MADAME BOUZINCOURT.

Ah !

LE BARON.

Immobilisez-vous. (Tous se tiennent immobiles, un moment de silence.)

LE VICOMTE.

Monsieur, madame...

MADAME BOUZINCOURT, s'oubliant.

Monsieur.

LE BARON.

Fermez la bouche, rentrez le sourire, immobilisez-vous !
(Nouveau silence.)

LE VICOMTE.

Madame et monsieur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille, non pas pour moi, mais pour mon neveu, le baron de la Grange-Batelière... C'est avec joie que je remplis ce devoir de famille, vis-à-vis d'un neveu dévoué, à qui reviendra un jour ma fortune. (Mouvement de Bouzincourt. Le baron l'arrête.)

LE BARON.

Immobilisez-vous! (Nouveau silence.)

LE VICOMTE, reprenant.

Cette fortune, il l'aura bientôt; car je ne me fais pas d'illusions... Regardez dans quel état je suis... Et c'est incurable, monsieur, madame, c'est incurable!

COUPLETS*

I

Tout jeune encor, du rhumatisme
 J'ai connu les embrassements;
 La grain' de lin, le sinapisme
 Ont été mes seuls agréments.
 J'ai bientôt soixante ans, je pense,
 Et pourtant, j'en suis étonné,
 A peine au sortir de l'enfance,
 Les docteurs m'avaient condamné.

(Le vicomte fait un signe, tous se rapprochent avec leurs sièges.)

II

L'avouerai-je, ce sont les femmes
 Qui m'ont ainsi neutralisé.
 Hélas! j'ai trop aimé les dames,
 C'est dans leurs mains que j'ai laissé
 La remarquable intelligence
 Que le ciel m'aurait pu donner;
 A peine au sortir de l'enfance,
 J'ai tout fait pour y retourner?

MADAME BOUZINCOURT, se levant ainsi que les autres, sauf le vicomte.

Ah! monsieur, quel dommage!

LE BARON.

Vous avez bougé... Le voilà arrêté et maintenant c'est le

* Ces couplets se chantent assis.

diable pour le remettre en train... N'importe, vous avez entendu et vous avez vu... Je suis l'héritier de mon oncle, c'est mon seul titre à la main de mademoiselle Amélie, votre fille, que je ne connais pas, du reste, mais dont m'a parlé Balandard, qui l'a entrevue une fois.

BOUZINCOURT.

Balandard, notre ami commun.

LE BARON.

En quoi consiste la fortune de mon oncle, me direz-vous?... En rien du tout... (Mouvement de Bouzincourt et de sa femme.) Mon oncle n'a pas un sou... (Leurs figures s'allongent.) Mais il est assuré à mon profit pour la somme de 800,000 francs.

BOUZINCOURT, jeu de physionomie, satisfaction de Bouzincourt et de sa femme.

Ah!

LE BARON.

C'est moi qui, profitant de la position que j'occupe dans une compagnie d'assurances, ai pu mettre à exécution cette idée lucrative. J'ai payé la première prime, j'ai peur d'avoir la douleur de ne pas payer la seconde.

MADAME BOUZINCOURT.

Le sentiment est tendre, mais le calcul est profond.

BOUZINCOURT.

Il suffit, monsieur. Touchez là, mon gendre!...

LE BARON.

Je vous la serre avec estime.

MADAME BOUZINCOURT.

Notre fille est à vous, Bouzincourt, allez chercher Amélie.

BOUZINCOURT.

Oui, chère amie. (Il entre dans la maison.)

MADAME BOUZINCOURT.

Elle prend sa leçon d'histoire avec son professeur M. Bonpan; car vous saurez, monsieur, que ma fille est instruite.

LE BARON.

Balandard me l'a dit.

MADAME BOUZINCOURT.

Et douce, et naïve, un ange, monsieur, je vous donne un ange.

LE BARON.

Balandard me l'a dit.

MADAME BOUZINCOURT.

L'innocence, monsieur, l'innocence même! Ah! monsieur!

LE BARON.

Madame!

MADAME BOUZINCOURT.

Je suis émue, bien émue... Pardonnez à une mère.

LE BARON.

Je vous pardonne, madame.

SCÈNE V^e

LES MÊMES, AMÉLIE, BONPAN, BOUZINCOURT.

BOUZINCOURT, rentrant en scène.

Voici Amélie, son professeur l'amène.

LE BARON, faisant lever le vicomte.

Mon oncle! (Le vicomte se lève.)

MADAME BOUZINCOURT, Amélie entre précédée de Bonpan.

Venez, Amélie, venez!.. Ces messieurs, des amis à nous, sont venus nous rendre visite.

AMÉLIE*.

Oui, m'iman.

BOUZINCOURT.

Et ils ont manifesté le désir de vous connaître.

* Le Vicomte, le Baron, madame Bouzincourt, Amélie, Bouzincourt.

AMÉLIE.

Oui, p'pa.

LE BARON, bas, à madame Bouzincourt.

Elle est charmante. Balandard me l'avait dit.

BOUZINCOURT, à Amélie.

Le baron de la Grange-Batslière.

AMÉLIE.

Oui, p'pa ! (Elle salue.)

MADAME BOUZINCOURT.

Le vicomte de Saint-Hypothèse.

AMÉLIE.

Oui, maman.

LE BARON.

Mon oncle !... (Il le pousse et lui désigne Amélie.)

AMÉLIE, saluant.

Monsieur.

LE VICOMTE, la dévisageant.

Oh ! Madame Récamier.

BOUZINCOURT.

Hein ! Que dit-il ?

LE BARON.

Ne faites pas attention... Un souvenir de mon oncle. Il a connu madame Récamier... Là s'arrête, du reste, son passé d'homme du monde ; de même qu'en histoire, il en est resté à la bataille d'Austerlitz.

MADAME BOUZINCOURT.

Pauvre monsieur !

BOUZINCOURT.

L'histoire ! (Il fait des signes à Bonpan qui traverse derrière et va entre M. Bouzincourt et le baron.) Vous avez dit l'histoire, mais c'est le triomphe de ma fille.

AMÉLIE.

Oh ! p'pa !...

BOUZINCOURT.

Elle a eu deux prix d'histoire cette année, le premier et le second.

LE BARON,

A la fois ?

MADAME BOUZINCOURT *.

Grâce à M. Bonpan, son professeur...

LE BARON.

Tous mes compliments, monsieur.

BONPAN.

Mon Dieu, je crois avoir trouvé une méthode nouvelle d'apprendre l'histoire aux jeunes demoiselles.

MADAME BOUZINCOURT.

Interrogez-la un peu, monsieur Bonpan.

BONPAN **, allant au vicomte.

Mais, si monsieur le vicomte veut bien lui-même poser quelques questions à mon élève.

LE VICOMTE, regardant Bonpan.

Ah ! Chateaubriand ! (Mouvement.)

LE BARON.

Vous permettez, mademoiselle ?

BOUZINCOURT.

Réponds, Lili...

AMÉLIE.

Oui, p'pa !

MADAME BOUZINCOURT.

N'aie pas peur, mon enfant ! (On s'assied.)

AMÉLIE.

Non, m'man.

LE BARON, se levant.

Pouvez-vous me dire quelque chose sur Louis XIV, mademoiselle ? (Il se rassied.)

* Le Vicomte, le Baron, Bonpan, M. Bouzincourt, Amélie, Bouzincourt.

** Le Vicomte, Bonpan, Le Baron, M. Bouzincourt, Amélie, Bouzincourt.

BONPAN, qui s'était assis sur le banc, se levant.

Louis XIV, le grand roi ?

AMÉLIE.

Oui, monsieur Bonpan.

BONPAN.

Parlez-nous de la cour... Qu'est-ce que c'était, La Vallière

LE BARON.

Hum !

BONPAN.

Et Montespan ? (il s'assied.)

LE BARON.

Diable !

AMÉLIE.

COUPLETS

I

En ce temps digne de mémoire,
Fertile en grands noms de héros,
Il faut citer, d'après l'histoire,
Deux personnages principaux.
C'étaient, dans l'ordre militaire,
Les conseillers du roi Louis le Grand,
Le général de La Vallière
Et le colonel Montespan.

II

Parfois le fils de Louis Treize,
Chez la Reine entraît pour la voir :
...Sire, disait Marie-Thérèse,
Vous semblez fatigué ce soir.
Il répondait, toujours austère ;
C'est que je viens d'étudier le plan
Du général de La Vallière
Et du colonel Montespan.

LE BARON, on se lève.

Prodigieux, mademoiselle

BONPAN.

Très bien, mon enfant, très bien!

BOUZINCOURT, l'embrassant.

Ma fille!

AMÉLIE.

P'pa... (Elle remonte et replace la chaise de sa mère au fond. — Bonpan est avec elle.)

MADAME BOUZINCOURT.

Mais il me semble, mon ami, que ces messieurs ne seraient pas fâchés de se rafraîchir un peu... Ils ont fait une longue course.

BOUZINCOURT.

En effet!...

LE BARON.

Oh! madame...

MADAME BOUZINCOURT, bas au baron.

C'est pour rester seule avec elle, il faut que je la prépare!...

LE BARON.

Trop juste! (Madame Bouzincourt va près de sa fille.)

BOUZINCOURT, allant au vicomte.

Allons, monsieur le vicomte, venez! (Il lui offre le bras, le vicomte le prend.)

LE VICOMTE, regardant Bouzincourt.

Ah! Lafayette! (Ils se dirigent vers le pavillon et entrent.)

LE BARON, à Bonpan, en se dirigeant vers le pavillon, bras dessus, bras dessous; il a donné son bras droit à Bonpan.

Très bien! Votre histoire!

BONPAN.

Après le diner, elle vous racontera l'histoire de la Dubarry.

LE BARON.

Général aussi...

BONPAN.

Non, amiral! (Ils sortent.)

SCÈNE VI^e

MADAME BOUZINCOURT, AMÉLIE.

MADAME BOUZINCOURT *, descendant et pressant Amélie dans ses bras.
Ma fille!

AMÉLIE.

Maman!

MADAME BOUZINCOURT.

Ah!... ma fille!... ma fille unique... Je ne pourrai jamais te
parler maintenant... Attends-moi!... Attends-moi!

AMÉLIE.

Mais, maman!

MADAME BOUZINCOURT.

Ma fille!... Ah! attends-moi, je suis trop émue. (Elle entre dans
la maison.)

SCÈNE VII^e

AMÉLIE, seule.

C'est un mariage! Allons!... Il n'y a pas à hésiter!... (Elle
va à l'une des vasques de l'escalier, y prend une trompette et entonne une
fanfare. Elle attend. On entend la réponse du clairon, coulisse gauche.)
Il va venir... (Elle pose le clairon sur une chaise à droite.) Eh! bien,
oui, j'aime, j'aime!...

* Amélie, Madame Bouzincourt.

TRIOLETS

I

Celui que j'aime est un pioupiou,
 C'est un pioupiou celui que j'aime !
 Je sais qu'on peut blâmer mon goût,
 Celui que j'aime est un pioupiou !
 Où l'ai-je vu ? Faut-il dire où ?
 Dans cette caserne, ici même.
 Celui que j'aime est un pioupiou.
 C'est un pioupiou celui que j'aime !

II

Celui que j'aime est un pioupiou,
 C'est un pioupiou celui que j'aime !
 Je ne le connais pas du tout,
 Celui que j'aime est un pioupiou !
 Et nous nous regardons beaucoup
 Sans nous parler. Eh ! bien, quand même,
 Celui que j'aime est un pioupiou,
 C'est un pioupiou celui que j'aime !

Et c'est tout ! Le matin, quand j'ouvre ma fenêtre, il est là à astiquer sa trompette. Il regarde par ici... 'Je le regarde... Il me fait des signes... Et voilà quinze jours que ça durait, quand hier, (Elle reprend le clairon.) j'ai trouvé ceci (Montrant la trompette.) sous une touffe de rhododendrons ! Il était venu, il a franchi les murs pour me voir... et ne me voyant pas, il m'avait laissé sa trompette pour que je puisse l'appeler. Oh ! J'ai bien compris... Mais je n'ai pas répondu... Je me suis contentée d'enfermer mon secret dans ce petit cahier. (Elle tire un petit cahier de sa poche.) C'est là que je consigne tous les jours mes pensées. (Lisant.) « Je viens de trouver sa trompette dans e

» jardin, lui répondrai-je? Non!... Une jeune fille honnête ne
 » doit pas correspondre avec une caserne,.. surtout par le
 » moyen d'une trompette. » (Parlé.) Oui, mais aujourd'hui
 qu'un danger plane sur ma tête et menace nos amours... Et il
 a bien fallu, puisque c'était le seul moyen de le voir. (Apercevant
 Plinchar d qui escadade le mur.) Oh! Lui! (Elle va serrer la trompette
 dans la vasque à droite.)

SCÈNE VIII^e

PLINCHARD, AMÉLIE, puis M. et MADAME BOUZINCOURT.

PLINCHARD, sur le mur, à part.

Victorine a retrouvé mon clairon... (Il saute en scène. — Voyant
 Amélie.) La petite bourgeoise!... Cré nom de nom!...

AMÉLIE, à part.

Mon Dieu!... Je tremble!... Allons, du courage!

PLINCHARD.

Pardon, excuse, mademoiselle,.. de m'immiscer ainsi ap-
 proximativement dans la propriété d'autrui... Mais... (A part.)
 Je ne peux pourtant pas lui dire... Victorine perdrait sa place.

AMÉLIE, se rapprochant un peu de Plinchar d.

Oh! monsieur, n'expliquez rien, allez... (A part.) Il est encore
 mieux de près!

PLINCHARD.

Comment, mademoiselle?

AMÉLIE.

Je sais... ou plutôt j'ai deviné, sans que vous m'ayez rien
 dit, ce qui vous amène ici... Votre trompette.

PLINCHARD, à part.

Elle sait où est ma trompette!

* Plinchar d, Amélie.

AMÉLIE.

Seulement, ce n'est pas à moi qu'il faut s'adresser, c'est à papa.

PLINCHARD.

Ah! C'est au bourgeois qu'il faut?...

AMÉLIE.

Naturellement, puisque c'est mon père qui tient entre ses mains...

PLINCHARD.

L'objet précieux auquel est attachée ma liberté. (A part.) Pas de trompette,.. au clou!

AMÉLIE, à part.

Comme il s'exprime avec passion!

PLINCHARD.

Et monsieur votre père, où est-il?.. Il faut que je lui parle,.. car c'est pressé, vous savez,.. c'est fort pressé...

AMÉLIE.

Il va venir!.. Calmez-vous,.. monsieur, calmez-vous.

PLINCHARD.

Ah! Vous en parlez bien à votre aise...

AMÉLIE.

C'est que moi, je suis une jeune fille!

PLINCHARD.

C'est vrai!.. Et vous ne pouvez pas comprendre.

AMÉLIE.

Si, si, je comprends tout de même... Parlez donc à mon père... et adieu!

PLINCHARD.

Adieu, mademoiselle... (A part.) Bonne fille, mais un peu toquée!

AMÉLIE, s'arrétant.

Ah! Un dernier mot.

PLINCHARD.

Quoi donc?

AMÉLIE.

Votre nom?

PLINCHARD, à part.

Tiens!... Quelle idée!... (Haut.) Antonin Plinchar, .. mademoiselle... Numéro matricule 4587.

AMÉLIE, tendrement.

Et moi, monsieur. . Amélie.

PLINCHARD.

Amélie... (A part.) Qu'est-ce que ça me fait!

AMÉLIE.

Lili!

PLINCHARD.

Joli nom, mademoiselle, très joli nom... pour une femme surtout!...

AMÉLIE.

Vous?...

PLINCHARD.

Je trouve...

AMÉLIE.

Ah! j'en suis bien aise... Au revoir, monsieur Antonin...

PLINCHARD.

Au revoir, mademoiselle Lili.

BOUZINCOURT *, paraissant à droite avec sa femme.

Oh! Que vois-je?... Ma fille avec un soldat qui l'appelle Lili...

AMÉLIE.

Papa...

PLINCHARD.

Le bourgeois...

* Plinchar, Amélie, Bouzincourt.

BOUZINCOURT.

Rentrez, mademoiselle, rentrez...

MADAME BOUZINCOURT.

Ma fille!

ANÉLIE, bas à sa mère, en passant devant elle pour rentrer.
Je l'aime, maman! Je l'aime! (Elle entre dans la maison.)

MADAME BOUZINCOURT, bas.

Oh! petite malheureuse!

SCÈNE IX^e

PLINCHARD, M. et MADAME BOUZINCOURT, puis LE BARON.

PLINCHARD, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

BOUZINCOURT.

Vous allez m'expliquer sans doute pour quel motif?..

PLINCHARD,

Certainement, bourgeois.

MADAME BOUZINCOURT, bas à son mari.

Il va te demander la main d'Amélie.

BOUZINCOURT, bas à sa femme.

Ah! Par exemple!... C'est bien. Laisse-moi avec lui. (Elle
entre dans la maison.)

PLINCHARD *.

Je viens tout simplement vous demander...

BOUZINCOURT.

Oh! N'allez pas plus loin... Je sais,.. je sais... (Il remonte un
peu.)

PLINCHARD, à part.

Parbleu! S'il le sait,.. puisque c'est lui qui l'a..., ma trom-
pette...

* Plinchard, Bouzincourt.

BOUZINCOURT, redescendant.

Mais c'est inutile!... (Remontant.)

PLINCHARD, le suivant.

Cependant, mademoiselle Amélie, si je peux me servir de ce document, m'a dit elle-même tout à l'heure...

BOUZINCOURT, redescendant.

Ma fille? ... C'est inutile, monsieur, vous ne l'aurez pas.

PLINCHARD.

Ah! Par exemple,.. vous voudriez la garder?...

BOUZINCOURT.

Je n'ai pas cette prétention... et d'ailleurs, je viens de la donner à un autre...

PLINCHARD.

Vous l'avez donnée à un autre?

BOUZINCOURT.

Oui.

PLINCHARD.

Vous avez disposé de ce qui ne vous appartenait pas?

BOUZINCOURT.

Hein?...

PLINCHARD.

Mais c'est la propriété de l'État, monsieur!

BOUZINCOURT, comme à lui-même.

C'est un socialiste!

PLINCHARD.

Mais ça ne se fait pas, ça, monsieur... Vous n'avez aucun droit sur elle.

BOUZINCOURT.

Dites donc tout de suite que je l'ai trouvée sous un chou.

PLINCHARD.

Non, mais sous cette touffe de rhododendrons...

BOUZINCOURT.

Ma fille?

PLINCHARD.

Eh, non ! Ma trompette !

BOUZINCOURT.

Comment!.. C'est de votre trompette?...

PLINCHARD.

Sans doute! Ah! ça, qu'est-ce que vous avez donc cru ?

BOUZINCOURT.

Rien... Rien...

LE BARON, dans la coulisse droite, au-dessus de la maison.

C'est ça, venez mon oncle... Un petit tour vous fera du bien.

BOUZINCOURT, bas et poussant Plinchard à gauche.

Oh! Mon gendre!... De grâce, monsieur, pas un mot de notre conversation devant lui.

PLINCHARD.

Oh! Soyez tranquille... (A part.) Il n'y a pas de danger... Je n'ai pas compris un mot...

BOUZINCOURT.

Et venez avec moi, nous allons retrouver votre trompette.

PLINCHARD.

A la bonne heure!

LE BARON*, entrant du fond, 3^e plan, suivi du vicomte.

Ah! ça, beau père...

BOUZINCOURT.

Un instant!.. Je suis à vous, mon gendre; je reconduis un parent... (A Plinchard.) Venez-vous?

PLINCHARD.

Je vous suis... (A part.) Ah, non ! Je n'ai rien compris,.. pas un mot,.. pas un traître... (Ils sortent par la gauche.)

* Plinchard, Bouzincourt, le baron, le vicomte.

SCÈNE X^e

LE BARON, puis AMÉLIE.

LE VICOMTE, voyant sortir P.inehard.

Ah ! Poniatowsky ! (Il sort par la gauche.)

LE BARON.

Un militaire ! La famille est bien apparentée... J'en suis enchanté... Ça corse une position !

AMÉLIE*, venant de la maison.

Monsieur...

LE BARON, à part.

Ma future !..

AMÉLIE.

Ma mère vient de m'apprendre à l'instant la demande.

LE BARON.

Et monsieur votre père vient de m'appeler son gendre, à l'instant aussi, en reconduisant un brave militaire.

AMÉLIE, à part.

Antonin a échoué... Allons, il faut agir !.. (Elle fait signe au baron de s'asseoir et passe devant lui pour aller s'asseoir sur un banc.)

LE BARON**, s'approchant pour s'asseoir près d'elle, ne le pouvant pas, il s'assied sur la chaise.

Mademoiselle, c'est un beau jour !... Un beau jour, un bien beau jour !... Le plus beau jour !...

AMÉLIE, l'interrompant.

Voyons, monsieur, franchement, est-ce que vous tenez beaucoup à m'épouser ?

* Le baron, Amélie.

** Amélie assise sur le banc, le baron.

LE BARON.

Comment ?

AMÉLIE.

Car enfin, nous ne nous sommes jamais vus... Nous ne nous connaissons pas !

LE BARON.

Oh ! La connaissance sera vite faite. Pour moi, je suis tout d'une pièce !

AMÉLIE.

Ça se voit bien !.. Moi, je me détaille...

LE BARON.

Sans être beau, je ne déplaïs pas. Moralement je suis très doué, intelligent, souvent spirituel, quand on me pousse un peu,.. du cœur, beaucoup de cœur, sentimental, généralement à la nuit tombante, bienfaisant sans ostentation, doux avec les inférieurs, affable, liant... Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas avoir l'air de faire mon éloge... Mais je crois me connaître...

AMÉLIE.

Moi, monsieur, je suis jolie, je le sais, mais je serai laide dans dix ans... Moralement, je suis têtue, volontaire, colère, paresseuse, bête comme une oie, prosaïque à l'excès, surtout à la nuit tombante, mondaine, capricieuse, médisante, insupportable avec les domestiques... Ah ! J'oubliais, chipie,.. excessivement chipie... Je m'arrête pour ne pas me rendre odieuse !

LE BARON.

Alors, tous les défauts ?

AMÉLIE*, se levant.

Comme vous, toutes les qualités ! (Elle passe à droite, devant lui.)

LE BARON.

Il n'y a qu'à faire une moyenne... (il se lève.)

* Le baron, Amélie.

AMÉLIE.

N'en faisons pas!.. L'incompatibilité des caractères étant constatée, il vaut mieux en rester là!

LE BARON.

Pourquoi cela, mademoiselle?

AMÉLIE.

Vous ne me comprenez donc pas? Eh! bien, puisqu'il faut vous le dire, parce que je ne vous aime pas!

LE BARON.

Ah! Si ce n'est que cela...

AMÉLIE.

Comment, si c'est que ça?

LE BARON.

Je ne suis pas assez prétentieux pour exiger de l'amour.

AMÉLIE.

Ah, bah!

LE BARON.

Mademoiselle, une jeune personne de bonne famille n'aime jamais son mari...

AMÉLIE.

Comment?

LE BARON.

Le premier jour! Ce serait inconvenant.

AMÉLIE.

Et moi, monsieur, je prétends qu'il ne peut y avoir de mariage sans amour.

LE BARON.

Théories de roman, mademoiselle, raisonnements de petite fille... Cela passera!

AMÉLIE, protestant.

De petite fille?

LE BARON.

Oui, mademoiselle, sans vous offenser

AMÉLIE.

Les petites filles valent souvent les grands messieurs, monsieur le baron, et elles ont quelquefois la tête près du bonnet. Je vous conseille de ne pas vous y fier.

COUPLETS

I

Des petites filles, j'en sais
 Qu'on domine et qu'on raille...
 Il en est d'autres, j'en connais,
 Qui cherchent la bataille.
 J'en suis, si l'on force mon gré,
 Et si l'on m'exaspère,
 Je ne sais pas bien ce que je ferai...
 Mais je saurai le faire!

II

Un exemple : une amie à moi,
 Son mari la tourmente..
 Hier, je vais la voir. C'est toi,
 Dit-elle, triomphante,
 J'ai puni le monstre abhorré!
 Je t'avais dit, ma chère,
 Que je saurais bien ce que je ferais...
 (Parté.) Eh! bien? lui ai-je demandé — Eh! bien,
 Je viens de le faire!..

LE BARON.

Et votre amie vous a-t-elle dit ce qu'elle avait fait?

AMÉLIE.

Non, mais si vous persistez à vouloir m'épouser...

LE BARON.

Je proteste...

AMÉLIE.

Je le lui demanderai !

LE BARON.

Ah ! vous êtes franche, au moins !

AMÉLIE.

Comme l'or !

LE BARON.

C'est ce que j'avais révélé. Une femme franche, .. l'oiseau rare.

AMÉLIE.

Alors?..

LE BARON.

Je vais voir vos parents, mademoiselle. . .

AMÉLIE.

Pour leur dire que tout est rompu ?

LE BARON.

Au contraire, mademoiselle, pour les remercier!.. (Il passe à droite, se dirigeant vers la maison.) Tout ce que j'avais révélé! (il entre dans la maison.)

SCÈNE XI*

AMÉLIE, puis PLINCHARD.

AMÉLIE, seule.

Allons!... L'heure des grandes résolutions a sonné ! Un seul mot à ma mère ! (Elle s'assied sur la chaise de droite et écrit au crayon sur une feuille de son carnet.)

PLINCHARD,* revenant par la gauche, sans la voir.

Nous avons cherché partout avec le bourgeois. Pas de trompette ! Alors il m'a dit : allez en acheter une autre et il a disparu par une allée, en me mettant dix-sept francs quinze sous dans

* Plinchard, Amélie.

la main. Je le cherche pour les lui rendre... Je n'en veux pas, de ses dix-sept francs quinze sous !

AMÉLIE, se levant et l'apercevant.

Lui!.. Ah! c'est le ciel qui l'envoie !

PLINCHARD, sans la voir, continuant.

C'est ma trompette qu'il me faut! Le régiment part dans vingt-cinq minutes, heureusement mon camarade Tapinois me préviendra!

AMÉLIE.

Monsieur Antonin !

PLINCHARD, à part.

Encore elle!... (Haut.) Mademoiselle ?

AMÉLIE.

Vous avez vu mon père ?

PLINCHARD.

Oui, il vient de me quitter,.. même que je le cherche.

AMÉLIE.

Et que vous a-t-il dit ?

PLINCHARD.

Il m'a donné dix-sept francs quinze sous.

AMÉLIE.

Ah!... (Un temps.) Monsieur Antonin !

PLINCHARD.

Mademoiselle ?

AMÉLIE.

Êtes-vous un homme ?

PLINCHARD.

Dame...

AMÉLIE.

Un homme de grand résolution.

PLINCHARD.

Mais il le faut, mademoiselle, il y a des moments où il le faut...

AMÉLIE.

Bravo!... Eh! bien, ce moment-là est venu. Que comptez-vous faire?

PLINCHARD.

Mon Dieu! Je vais aller trouver le colonel carrément, et je lui dirai tout.

AMÉLIE.

Mauvais moyen... J'en ai un autre, moi! Monsieur Antonin?

PLINCHARD.

Mademoiselle?

AMÉLIE.

Avez-vous de l'argent?

PLINCHARD.

J'ai ma haute paie de dix centimes et les dix-sept francs quinze sous de votre père.

AMÉLIE.

Moi, j'en ai, de l'argent... Sept cents francs d'économies.

PLINCHARD.

Mâtin!... C'est un joli lopin! Une belle grenouille!

AMÉLIE.

Eh! bien, il faut partir... La fuite,.. il n'y a plus que la fuite, puisque mes parents veulent me faire épouser ce monsieur.

PLINCHARD.

Quel monsieur?

AMÉLIE.

Celui qui était là, tout à l'heure.

PLINCHARD.

Le petit pousse-cailloux qui est venu parler à monsieur votre père?

AMÉLIE.

Oui!.. Aussi, vous comprenez!...

PLINCHARD.

Je n'ai fait que l'entr'apercevoir de dos, mais il ne m'a pas paru mal bâti...

AMÉLIE, renversée.

Plait-il ?

PLINCHARD.

Non,.. pas mal,.. pas mal !.. D'ailleurs, si on ne devait jamais épouser que les hommes qui ne laissent rien à désirer, que deviendrait donc l'humanité masculine ?

AMÉLIE, suffoquée.

Comment !... C'est vous... C'est vous qui me conseillez ?

PLINCHARD.

Ostensiblement, mademoiselle, bien que je n'aie pas de conseil à vous donner... Mais, si j'étais à votre place...

AMÉLIE.

Vous... l'épouseriez ?

PLINCHARD.

Dame...

AMÉLIE.

Et moi qui comptais que vous alliez m'enlever !

PLINCHARD.

Vous enlever ? Oh ! Par exemple !

AMÉLIE.

Mais alors ?...

PLINCHARD.

Quoi ?

AMÉLIE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

PLINCHARD.

Que dit-elle ?

AMÉLIE.

Et ces regards,... dans la caserne ?

PLINCHARD :

Ces regards ?...

AMÉLIE, allant prendre la trompette.

Et cette trompette ?

PLINCHARD.

Ma trompette ?... (Il veut la prendre ; elle la retire.)

AMÉLIE.

Ce n'était donc pas pour moi que vous l'aviez apportée ?...

PLINCHARD.

Comment !.. Mais je ne me serais pas permis.

AMÉLIE.

Ah ! C'en est trop !... Oh, maman ! Ah ! (Elle s'évanouit dans les bras de Plinchard.)

PLINCHARD.

Ah ! sapristi !... Qu'est-ce que j'apprends-là !... Elle m'aimait !... Au fait, si je reprenais toujours mon clairon... (Il veut le prendre, mais les mouvements qu'elle fait l'en empêchant.) Mademoiselle, voyons, mademoiselle ! Non ! Elle est évanouie... Mais c'est qu'elle est gentille tout plein... Et elle s'était imaginée... Oh ! les femmes !... Si je lui mettais mon clairon dans le dos .. (On entend de loin un appel de clairon.) Allons, bon ! Tapinois qui m'annonce que le régiment va partir... Je ne peux pourtant la laisser... Mademoiselle ! (Nouvel appel.) Tapinois s'impatiente !... Il faut que je lui réponde !... (Il essaie de souffler dans le clairon et n'y parvient que difficilement, gêné par Amélie.) Sapristi ! Allons, mademoiselle, soyez gentille ! Revenez à vous !... (On entend une marche militaire en sourdine.) Le départ ?.. Ah ! ma foi, tant pis !... (Il la dépose sur sa chaise de jardin qui est au bout du banc.) Il faut que je reprenne mon clairon ! (Il le lui prend.) C'est dommage, .. elle est jolie !.. Ah, c'est dommage !... (Il sort.)

SCÈNE XII*

AMÉLIE, puis BOUZINCOURT, MADAME BOUZINCOURT, LE BARON, BONPAN, LE VICOMTE, PLINCHARD.

AMÉLIE, se relevant en proie à une attaque de nerfs.

J'avais rêvé !... Ah ! Maman ! Maman !

MADAME BOUZINCOURT, accourant, suivie de son mari.

Ma fille !

AMÉLIE **, se relevant.

Le baron ?... Où est le baron ?

BOUZINCOURT.

Baron, ma fille vous appelle !...

LE BARON, un peu effrayé.

Voilà, voilà !... Sapristi, qu'est-ce qu'elle va me faire ?

AMÉLIE **, très digne.

Monsieur le baron ? (On entend la musique du régiment.)

BONPAN.

Les militaires... Ils partent pour l'Afrique ! (On voit paraître le régiment derrière la grille. Tambours et clairons, Plincharde est avec les clairons, en tête. Le vicomte suit les clairons qui sonnent avec la musique.)

AMÉLIE, sans le regarder.

Monsieur le baron, mes parents vous ont promis ma main...
La voici !

LE BARON prenant sa main.

Ah ! Mademoiselle !

* Amélie, madame Bouzincourt, Bouzincourt, le Baron, Bonpan.

** Mme Bouzincourt, Bouzincourt, Amélie, le Baron, Bonpan.

(Rideau.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon-boudoir dans le château de Lagrange-Batelière, près d'Étampes. — Au fond (milieu), une large baie avec glace sans tain. — En haut de cette glace, un store à l'italienne que l'on peut baisser à volonté. — Au pan coupé droit, porte d'entrée à deux battants. — Pan coupé gauche, une fenêtre devant laquelle est un piano droit. — À gauche, 1^{er} plan, porte donnant dans la chambre d'Amélie. — En avant de cette porte, au 1^{er} plan, est adossé au mur un petit secrétaire Louis XIV. — En face, au 1^{er} plan, à droite, un guéridon sur lequel sont des journaux, etc... Çà et là, chaises, fauteuils, meubles divers, jardinières, etc... Grand luxe. — Bibelots. — Un canapé devant la baie du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

BONPAN, puis LE VICOMTE, puis UN DOMESTIQUE.

BONPAN, entrant de droite, à lui-même. — Il porte une grande serviette dans laquelle il y a des papiers, et une plume derrière l'oreille. — Il vient au milieu, près du guéridon.

Être obligé de travailler après le dîner par une belle soirée d'été !

VOIX D'AMÉLIE, à gauche.

Bonpan ?

BONPAN.

Allons, bon ! Madame la baronne ! C'est pour la répétition de la comédie que nous jouons demain !

VOIX DU BARON, à droite.

Bonpan ?

BONPAN.

Monsieur le baron, maintenant ! Pour le Conseil d'administration qu'il va présider ce soir... Ouf ! (S'installant au milieu.) Quel métier ! Depuis huit ans qu'ils sont mariés, secrétaire de monsieur..., secrétaire de madame... Un rapport à copier, d'un côté... Une liste d'accessoires à dresser, de l'autre ! Allons, bon ! Qu'est-ce que j'en ai fait, de la liste?... Sur le piano, peut-être ! (Il se lève et la cherche.)

LE VICOMTE*, entrant de droite avec des cartes sur une planche-tapis
Pas moyen d'être tranquille ! (Il s'installe au milieu.)

BONPAN, à lui-même.

Non ! Voyons par là ! (Il va au petit secrétaire.)

LE VICOMTE, jouant.

As de trèfle... Ah ! Les réussites ! Je ne connais rien d'émouvant comme ça !

BONPAN.

La voici ! (Allant pour s'asseoir et apercevant le vicomte.) Tiens !... Il est là, lui, l'oncle !

LE VICOMTE.

As de pique...

BONPAN.

En voilà un qui a trompé les espérances de sa famille ! Et il est encombrant ! (Lui parlant à droite.) Monsieur le vicomte ?...

* Bonpan, Le Vicomte.

LE VICOMTE, montrant son oreille gauche.

Par là...

BONPAN.

Ah! Oui, j'oublie toujours que c'est de l'autre côté qu'il s'est dégelé... De l'oreille gauche!... (Lui parlant à l'oreille gauche.) Monsieur le vicomte?

LE VICOMTE.

A la bonne heure!... Mon ami?...

BONPAN.

Otez-vous de là! Vous avez pris ma place... J'ai à travailler.

LE VICOMTE.

Oh! Pardon! (Il prend sa planche et va s'installer à droite.)

BONPAN, à lui-même, s'installant. Il écrit.

Ah! Oui, que j'en fais un métier, pour un ancien professeur, officier d'Académie!...

SCÈNE II^e

LES MÊMES, LE BARON, puis AMÉLIE.

LE BARON*, entrant par la droite.

Bonpan?

BONPAN.

Monsieur le Baron...

LE BARON.

Et mon rapport?

BONPAN.

J'y travaille, monsieur le baron...

LE BARON, allant pour s'asseoir à droite et trouvant le vicomte.

Hein! Mon oncle! Ah! bien, il ne se gêne pas! J'ai encore

* Bonpan, Le Baron, Le Vicomte.

payé sa prime ce matin, la neuvième !... C'est dur ! Et il persiste ! (Il va lui parler à l'oreille gauche.) Otez-vous de là... J'ai besoin de cette table !

LE VICOMTE.

Oh ! Pardon ! (Il reprend sa planche et va s'installer à gauche du secrétaire.)

LE BARON *, assis, à Bonpan.

Vous avez mes notes pour le résumé de la situation ?

BONPAN, se levant et portant un papier au Baron.

Les voici...

LE BARON, lisant.

« Liste des accessoires de la répétition .. pluie... roulement de voiture... carreaux cassés... soufflets... »

BONPAN, à part.

Diable ! (Il prend un autre papier.)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BONPAN, reprenant le papier et en donnant un autre.

C'est pour Madame la Baronne... (Il va se rasseoir à sa place.)

LE BARON.

Ah ! Si vous vous occupez de la Baronne ! Oh ! La comédie de salon !

VOIX DE LA BARONNE, chantant.

Tra la la... tra la la... tra deri dera !...

BONPAN, à part.

Oh ! La voilà !

LA BARONNE **, entrant.

Ah ! cette fois, je la tiens, ma chanson provençale ! (Elle va à son petit secrétaire.) Comment ! Installé sur mon secrétaire !...

* Le Vicomte, Bonpan, Le Baron.

** Le Vicomte, la Baronne, Bonpan, le Baron.

(Criant.) Otez-vous de là, mon oncle! J'ai quelque chose à prendre dans ce meuble.

LE VICOMTE.

Oh! Pardon! (Il reprend sa planche, va pour la reposer à droite, puis au milieu, et y trouvant le Baron et Bonpan. Remonte.) Je vais dans le parc, alors! (Il sort par la droite.)

SCÈNE III^e

LES MÊMES, moins LE VICOMTE.

AMÉLIE *, qui a pris un papier dans le secrétaire, allant à Bonpan.

Bonpan, mon costume sera charmant. Je viens de l'essayer. Ma couturière s'est surpassée. Et mon petit bonnet! Oh! mon petit bonnet, un amour! Quant à mes souliers, des talons hauts comme ça, de vrais bijoux!

LE BARON, à lui-même, calculant.

Allons, bon! Je me suis trompé dans ma division! (Il recommence.) Vingt quatre par trois, six! Cristi!

AMÉLIE, à Bonpan.

Ah! J'oubliais! Vous vous êtes occupé des accessoires! Je veux du vrai champagne, vous savez! A propos, avez-vous copié les répliques d'entrée? Car il n'y a pas un instant à perdre, ces dames arrivent dans une demi-heure, et dès leur arrivée, nous répéterons. Eh! bien, Bonpan?

LE BARON, même jeu.

Oh! Cinq fois dix et trois cent soixante-quatorze... Cristi!

AMÉLIE, lisant le papier que Bonpan lui a donné.

« Dix mille mètres cubes d'engrais, première qualité. »

* Amélie, Bonpan, le Baron.

BONPAN, à part.

Sapristi !

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BONPAN.

C'est pour monsieur le baron.

AMÉLIE.

Ah ! Si vous vous occupez du Baron !... (Elle déchire le papier.)

BONPAN, effrayé.

Hein ?

AMÉLIE.

Ça vous apprendra à vous occuper du Baron ! Et ceci... et cela... (Elle prend d'autres papiers.) Encore au Baron ! Oh ! Alors... (Elle les déchire.)

BONPAN.

Mais, madame la Baronne...

LE BARON, qui vient encore de manquer son calcul, se levant.

Ah ! ça, aurez-vous bientôt fini ?

AMÉLIE.

Tiens ! Vous étiez là, mon ami ? Je n'avais pas fait attention à vous.

LE BARON.

Voilà cinq fois que je rate une division à cause de vous !

AMÉLIE, moqueuse.

Cinq fois ? Ah, je vous demande pardon !...

LE BARON, se levant.

Vous trouvez ça risible ?

AMÉLIE.

Moi ? Mais pour un rien, j'en pleurerais !

LE BARON, avec un mouvement d'impatience, à Bonpan qui rit aussi.

Vous aussi, vous trouvez ça risible ?... Ah, laissez-nous, Bonpan.

BONPAN.

Avec plaisir, monsieur le Baron... (Il prend le guéridon et le pose devant le canapé du fond, puis prend sa serviette, son encrier, et sort par la droite.)

SCÈNE IV*

LE BARON, AMÉLIE.

LE BARON *, sérieusement.

Vous n'aurez donc jamais le respect des choses sérieuses? J'ai un rapport à terminer pour un conseil que je préside dans une heure, une société agricole...

AMÉLIE, l'interrompant, gaiement.

Ah! Je vous en prie, n'est-ce pas? Ne faites pas cette tête-là!

LE BARON, vexé.

Mon Dieu! On fait la tête qu'on a l...

AMÉLIE.

Mais non! Mais non... On a la tête qu'on fait! Et quand vous parlez d'affaires?... Ah! Les affaires, mon cauchemar!...

LE BARON.

Vous avez tort, puisque c'est grâce aux affaires que je me suis enrichi, et que je peux satisfaire à vos caprices de comédie.

AMÉLIE, qui croque des bonbons; elle a pris la bonbonnière sur le
secrétaire.

Allons, bon! De l'amertume, à présent! Tenez, mon ami, voilà un bonbon..., Ça vous adoucira le caractère

* Amélie, le Baron.

LE BARON.

Je vous remercie. Je ne me nourris pas plus le corps que l'esprit de frivolités.

AMÉLIE.

C'est pour moi, ça! Eh! bien, oui!... Je suis frivole. J'aime à rire, à chanter, je cherche à me distraire le plus que je peux. Et si vous n'êtes pas content, monsieur le hibou, dites-le!... (Elle lui jette en riant les morceaux de papier qu'elle avait déchirés à la scène précédente.)

LE BARON, vexé.

Ah! Vraiment, on n'est pas déséquilibré comme ça! (Il va s'asseoir à la place où il était et prend un journal.)

AMÉLIE.

Déséquilibré?...

LE BARON, lisant.

« On annonce de grandes manœuvres dans le département. »
(Parlé.) Allons, bon! Des soldats par ici!

AMÉLIE, venant près du baron.

Déséquilibrée... Je n'ai pas d'équilibre... Alors, monsieur le président du conseil, vous vous imaginez que vous avez le monopole de l'équilibre? Vous savez pourtant bien que non!

LE BARON.

Mais, madame... (Il lit.)

AMÉLIE, qui lui tire les cheveux.

Ah! Dites donc... Vous n'en avez presque plus du tout...

LE BARON.

De quoi?...

AMÉLIE.

Des cheveux! (Elle remonte vers la chaise qui est restée au milieu.)

LE BARON, furieux.

Ah! Je vous en prie, laissez-moi donc lire le cours de la Bourse...

AMÉLIE.

Pour voir s'il y a de la baisse ? Vous êtes toujours à la baisse, vous ! (Elle prend la chaise du milieu et la place à gauche du guéridon.)

LE BARON.

Que voulez-vous ? J'ai un tempérament de baissier ! (Elle s'assied au piano ; à part.) Et voilà mon intérieur ! Mais, — me dira-t-on, — pourquoi ne cherches-tu pas des consolations ? J'en ai cherché, parbleu !... Et j'en avais trouvé auprès de Léona, une jeune écuyère de l'Hippodrome. Malheureusement, il y a trois semaines, j'arrive chez elle à l'improviste. (Amélie commence à jouer.) Elle causait avec un jeune lieutenant... Oh ! Le piano ! Instrument de supplice ! La onzième plaiel... (Continuant.) Léona ne perd pas la tête et nous présente : « Mon oncle ! » — C'est moi... « — Mon cousin ! » C'était le lieutenant. Après quelques instants d'un silence embarrassé, le lieutenant vexé, s'en va... Et Léona, furieuse, me met à la porte ! (Regardant un instant sa femme et se levant.) Du Schubert, à présent ! Oh ! J'aime mieux aller prendre l'air... Oh ! Léona !... (Il sort par la droite.)

SCÈNE V^e

AMÉLIE, puis UN DOMESTIQUE, puis LE BARON.

AMÉLIE, seule, regardant sortir le baron.

Le présent !... (Allant au petit secrétaire et en tirant un petit cahier.) Le passé, le cahier de Lili, le confident de toutes mes pensées ! (Lisant.) « J'ai trouvé ce matin sa trompette dans le « jardin. Que la femme qui s'appuiera sur son noble bras « aura le droit d'être fière ! » (Parlé.) Dire que j'ai écrit ça !... Est-on bête quand on a dix-huit ans ! C'est égal, je voudrais

bien savoir ce qu'il a dû penser? Ah!... A-t-il songé à moi, seulement?... (Changeant de ton et tournant quelques pages.) Après tout, que m'importe! (Reprenant la lecture.) Tiens! 44 octobre?... Le jour de mon mariage!

RONDEAU

I

Tout est bien conclu
 Et tout bien résolu,
 C'est aujourd'hui qu'on me marie.
 — « Lili, dit maman
 « Avec sentiment,
 « C'est le plus beau jour de la vie! »
 On vient de signer le contrat,
 Papa met son habit de fête,
 Mon prétendu prend un air fat
 Et jusqu'au ciel porte la tête.
 Puis chaque invité,
 D'un air apprêté,
 En descendant de la mairie,
 Me dit à son tour :
 « Ah! c'est un beau jour!
 « C'est le plus beau jour de la vie! »
 Le lendemain, le lendemain,
 Avec le jour je me réveille.
 Je m'habille et me dis soudain
 « Que j'ai changé depuis la veille! »
 Et bien tristement,
 Tout bas soupirant,
 J'ajoute avec mélancolie :
 « Eh! quoi, c'est donc ça?
 « Ainsi le voilà,
 « Le plus beau jour de la vie! »
 (Parlé.) Un an après...
 Or, ce matin, en déjeunant,

Monsieur m'a dit : « Les circonstances

« Me font parler gravement.

« Notre monde a des exigences

« Madame, il faut donc

« Prendre le bon ton.

« Et dès ce soir, chère Amélie,

« Il faut sans retard

« Faire chambre à part. »

(A elle-même.)

C'est le plus beau jour de ma vie!

UN DOMESTIQUE *, entrant à droite et restant au fond.

Madame la Baronne

AMÉLIE, fermant son cabinet vivement.

Eh, bien ?...

LE DOMESTIQUE.

Il y a là, à la grille, un militaire à cheval, venu pour les grandes manœuvres, qui a un billet de logement.

AMÉLIE.

Un militaire, ici, en ce moment...

LE DOMESTIQUE.

Mais...

LA BARONNE.

Donnez-lui cent sous, et qu'il aille à l'hôtel...

LE BARON**, revenant de droite.

Qu'est-ce ?

AMÉLIE.

Un militaire qui a un billet de logement ; je lui fais donner cinq francs.

LE DOMESTIQUE.

Mais, madame, c'est un officier...

* Amélie, Domestique.

** Amélie, le domestique, le baron.

LE BARON.

Un officier ? Oh ! Alors, il faut lui expliquer pour quelles raisons nous ne pouvons le recevoir en ce moment. (Le domestique sort.)

AMÉLIE.

Soit !... Mais expédiez-le promptement, Ces dames vont arriver, pour la répétition.

LE BARON, avec ironie.

Encore la répétition...

AMÉLIE, à part.

Quel homme ! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

LE BARON, PLINCHARD.

LE BARON, à part.

Quelle femme !

LE DOMESTIQUE, au fond.

Entrez, monsieur... Voici monsieur le Baron. (Il sort.)

PLINCHARD*, entrant de droite.

Je vous demande pardon, monsieur...

LE BARON, le reconnaissant.

Le cousin de Léona !

PLINCHARD.

L'oncle de... Ah ! ah ! ah ! Ce hasard !...

LE BARON, bas.

Chut ! Il y a du monde par là !

PLINCHARD, bas.

Oh ! Pardon !... Comment, c'est vous ?

Le baron, Plincharé.

LE BARON.

Oui, c'est moi...

PLINCHARD.

Farceur d'oncle, va !...

LE BARON.

Oncle !

PLINCHARD.

Parbleu ! Je sais bien que vous n'étiez pas plus son oncle que je n'étais son cousin !

LE BARON.

Ah ! Elle nous a bien roulés !

PLINCHARD.

Si bien roulés que nous pouvons nous donner la main. (Ils se serrent la main.)

DUETTINO

PLINCHARD.

Voilà le plus clair de l'affaire !

LE BARON.

On nous jouait indignement.

PLINCHARD.

C'est évident !

LE BARON.

Vous étiez, vous, le militaire...

PLINCHARD.

Pas riche, mais jeune et galant.

LE BARON.

C'est évident

PLINCHARD.

Tandis que vous, mon camarade,

LILI

LE BARON.

Moi, j'étais l'homme au sac d'argent.

PLINCHARD.

C'est évident !

LE BARON.

Un monsieur quinteux et maussade

PLINCHARD.

Qui déplaît souverainement.

LE BARON.

C'est évident !

Je m le suis dit bien souvent !

II

LE BARON.

C'est mon avis, voyons le vôtre.

PLINCHARD.

Faut-il vous parler franchement ?

LE BARON.

C'est évident !

PLINCHARD.

Qui de nous deux a trompé l'autre ?

LE BARON.

C'est un détail indifférent.

PLINCHARD.

C'est évident !

LE BARON.

Le vrai, c'est qu'une cydalise

PLINCHARD.

Nous a fait simultanément.

LE BARON.

C'est évident !

PLINCHARD.

Ce que d'un mot plein de franchise

LE BARON.

Molière exprime élégamment.

PLINCHARD.

C'est évident!

Je me le suis dit bien souvent!

TOUS LES DEUX.

Nous sommes d'accord! (Ils se serrent la main.)

LE BARON, avec un soupir.

Et depuis lors, ... vous a-t-elle parlé de moi, Léona?

PLINCHARD.

Mais je ne l'ai plus revue!

LE BARON.

Comment!

PLINCHARD.

Vous m'avez servi de prétexte pour la lâcher.

LE BARON.

Vous avez rompu?

PLINCHARD.

A la hussarde! Chic! Clac! Barnaban!

LE BARON, sursautant.

Oh!

PLINCHARD.

Oh! Ce n'est pas qu'elle n'ait tout tenté pour remettre le grappin sur moi. Lettres, instances, démarches: un investissement complet! J'ai même dû me faire envoyer aux grandes manœuvres pour éviter des assauts. Mais je ne serais pas étonné qu'elle m'eût suivi, et qu'elle vint me relancer jusqu'ici!...

LE BARON.

Jusqu'ici? Vous êtes bien heureux, vous!

PLINCHARD.

Ah ! Vous aviez trouvé une femme, là... une gaillarde !

LE BARON, avec regret.

C'est la seule femme que...

PLINCHARD.

Vous y tenez donc toujours, à cette grande Léona ?

LE BARON.

Je l'avoue ! C'est une faiblesse...

PLINCHARD.

Ah ! Bien, alors... ne vous gênez pas !... La place est libre !
Je vous l'offre de grand cœur ! Allez-y gaiement...

LE BARON.

C'est que je n'ose pas !

PLINCHARD.

Censcrit, va !... Vous me rappelez mes vingt et un ans.
J'étais comme vous, à vingt et un ans ! Ah ! je me souviens
d'une aventure, ... quand j'étais clairon ! Une jeunesse brune,
que j'aie tenue dans mes bras... Dieu ! Ai-je été bête !... Mais,
maintenant, avec les femmes, à la hussarde ! Psst ! Clic ! Clac !
Barnaban !

LE BARON.

Ah ! Vous m'électrisez ! Et je vous laisserais partir ?...

PLINCHARD.

Plait-il

LE BARON.

Non !... C'est une idée qu'avait eue ma femme...

PLINCHARD.

Vous êtes marié ?

LE BARON, avec un soupir.

Oui !

PLINCHARD.

Oh ! De quel air...

LE BARON.

Au fait, je peux bien vous le dire, puisque ça n'a rien qui vous soit personnel. La baronne n'aime pas les militaires et nous avons songé à vous envoyer à l'hôtel...

PLINCHARD.

Vous savez, si je vous gêne ?...

LE BARON.

Vous, qui venez si généreusement de me céder Léona ? Mais non, je vous garde ! Mettez-vous à votre aise, donnez-moi votre sabre. Avez-vous dîné ? (Il a pris le sabre.)

PLINCHARD.

Non !

LE BARON.

Ça se trouve bien ! Nous sortons de table*... Je vais donner des ordres pour qu'on vous prépare la chambre verte, la meilleure.

PLINCHARD.

Vous me comblez...

LE BARON.

Et je reviens, lieutenant...

PLINCHARD.

Baron... Clic ! Clac ! Barnaban !

LE BARON.

Pourquoi m'appelle-t-il Barnaban ? (Il sort par la droite, emportant le sabre.)

* Plinchard, le Baron.

SCÈNE VII*

PLINCHARD, puis AMÉLIE.

PLINCHARD.

Ah! Ah! Ah! Quel bon type, mon hôte!... Et qui ne demanderait qu'à aller... Oh! Ces maris!... Après ça, il est mal tombé, sans doute... Une femme qui n'aime pas les militaires!... Quelque pimbèche, qu'il aura épousée pour son argent!... Car ils doivent être calés, ces gens-là... C'est chic, icil (il remonte et va regarder par la porte de droite.)

AMÉLIE*, sortant de sa chambre, à elle-même, sans voir Plinchard.

Je viens d'apercevoir mon mari... Il a été reconduire cet officier, sans doute... (Voyant Plinchard de dos.) Mais non, il est encore là!

PLINCHARD, se retournant.

Oh! Pardon... (Il salue.)

AMÉLIE, à part, un peu étonné.

Hein!... Lui!...

PLINCHARD.

Veillez m'excuser, madame...

Amélie, le regardant, à part.

Mais oui, c'est lui!

PLINCHARD, interdit.

Hein!... (La reconnaissant.) Oh!...

AMÉLIE, à part.

Ah! Ne lui laissons pas voir... (Haut et gaiement.) Monsieur Plinchard, n'est-ce pas?

* Amélie, Plinchard.

PLINCHARD.

Et vous, mademoiselle Lili !

AMÉLIE.

Ou du moins... celle qui l'a été...

PLINCHARD.

Ah ! Bien, si je m'attendais... C'est égal, vous avez bigrement changé !

AMÉLIE.

Bigrement !... Vous trouvez ?

PLINCHARD.

Oh ! A votre avantage, uniquement à votre avantage !...

AMÉLIE.

Trop aimable ! (A part.) Et lui aussi, du reste ! (Haut.) Et ça va toujours bien, monsieur Plinchard ?

PLINCHARD.

Mais... comme vous voyez, mademoiselle.

AMÉLIE.

Madame...

PLINCHARD.

Ah ! Est-ce que c'est vous, par hasard, qui seriez la femme de l'oncle ?

AMÉLIE.

De l'oncle ?...

PLINCHARD.

Non ! Du monsieur qui m'a reçu ici tout à l'heure ?

AMÉLIE.

Vous l'avez dit !

PLINCHARD.

Ah ! C'est vous... (A part.) Ah ! C'est lui, c'est curieux
La retrouver ainsi, grande dame !... Ça m'intimide !

AMÉLIE, à part, le regardant à la dérobée.

Il est bien, comme ça, en officier ! (Puis, haut, sur un regard de

Plinchar.) Asseyez-vous donc, monsieur Plinchar! (Elle va s'asseoir sur la chaise qui est près du secrétaire.)

PLINCHARD.

Ne faites pas attention, mademoiselle. (Se reprenant.) Madame, veux-je dire!

AMÉLIE.

Eh! Mais... qu'avez-vous donc? Vous paraissez embarrassé...

PLINCHARD.

Je l'avoue.. (Il se dirige vers le tabouret du piano.)

AMÉLIE.

Il y a huit ans, c'était moi... Les rôles sont changés.

PLINCHARD.

Que voulez-vous! En vous revoyant, ça m'a fait un effet...

AMÉLIE.

Un lieutenant!... Car je ne vous ai pas encore félicité...

PLINCHARD.

De quoi?

AMÉLIE.

De votre avancement. Vous êtes monté en grade...

PLINCHARD, tout en faisant tourner le tabouret pour le monter.

En effet, madame, en effet... Mais c'est bien par hasard, allez!... Je me suis couvert de gloire sans m'en douter.

AMÉLIE.

Aussi modeste que vaillant...

PLINCHARD.

C'est vrai!... J'ai accompli un acte d'héroïsme...

AMÉLIE.

Bah!

PLINCHARD.

Les journaux en ont parlé, du reste. Vous avez dû voir mon portrait dans l'*Illustration*?

AMÉLIE.

Non...

PLINCHARD.

J'en ai justement là un numéro sur moi, par hasard... (Le tirant de sa poche et le lui donnant.) Tenez...

AMÉLIE.

Pas bien ressemblant...

PLINCHARD.

Oh ! Pas ressemblant du tout !... Mais on me reconnaît tout de même, parce que mon nom est dessous !

AMÉLIE.

Oh ! Parfaitement ! Mais qu'avez-vous donc fait pour être portraituré comme ça ?

PLINCHARD, s'asseyant sur le tabouret.

Oh ! C'est bien simple, allez... Nous étions dans le désert, j'avais flané comme d'habitude, — parce qu'il faut vous dire que je suis un peu flâneur de ma nature, — quand je m'aperçois que j'étais perdu !... Impossible de retrouver mon chemin ! Je continue, tout de même, et je finis par arriver dans un goum où je demande l'hospitalité...

AMÉLIE.

Un goum ?

PLINCHARD.

Comme qui dirait une tribu, une toute petite tribu ! Il y avait quatorze femmes dans le goum, assez jolies, quoique un peu noires de peau... Mais dans le désert... Bref, après un séjour de deux semaines...

AMÉLIE.

Un jour par femme !

PLINCHARD.

Oui, à peu près !... Je me décide à m'en aller, et je monte à cheval. Je n'avais pas fait 500 mètres, que j'entend des cris...

je me retourne... et qu'est-ce que j'aperçois? Les quatorze femmes qui me suivaient...

AMÉLIE.

Voyez-vous ça?

PLINCHARD.

Et derrière les femmes, les quatorze maris qui couraient après elles... Et derrière les maris, une nuée d'enfants...

AMÉLIE.

Et derrière les enfants?

PLINCHARD.

Tout le bétail, madame, des moutons, des chèvres, quelques chameaux, si bien qu'en arrivant au camp, j'avais toute la tribu à mes trousses...

AMÉLIE.

Mais c'est une razzia que vous avez faite là?

PLINCHARD.

C'est précisément ce que m'a dit le colonel: « Adjudant « Plinchard (j'étais adjudant à cette époque), adjudant Plinchard, vous avez fait une razzia! » Et voilà comment je suis devenu officier!

AMÉLIE, riant. Elle se lève et passe devant Plinchard.

Tous mes compliments...

PLINCHARD *, se levant aussi et venant à elle.

Ah! Vous vous moquez de moi!...

AMÉLIE.

Oh!

PLINCHARD.

Allons, allons, je vois parfaitement que vous vous moquez de moi... Et je sais bien pourquoi...

AMÉLIE.

Vous savez pourquoi?

* Plinchard, Amélie.

PLINCHARD.

Tiens, donc! Vous vous rappelez ma bêtise d'il y a huit ans, quand je vous tenais dans mes bras, là... et qu'au lieu d'être à la hauteur d'une telle situation, je ne m'occupais que de mon clairon, de mon maudit clairon... Vous savez bien, mon clairon...

AMÉLIE, jouant l'indifférence.

Oh! Il y a huit ans de cela... et je vous avoue...

PLINCHARD.

Eh! Bien, moi, j'y pense toujours!

DUO

PLINCHARD.

Ah! combien de fois l'âme émue,
Au camp, étendu sur mon sac,
En songe, je vous ai revue!

AMÉLIE.

Oui, je charmais votre bivouac.
Beaux songes que le temps emporte,
Je suis mariée aujourd'hui.

PLINCHARD.

Mariée, hélas! mais n'importe,
Jamais je n'oublierai Lili...
Avec quelle grâce coquette,
Quelle verve et quel sentiment
Vous jouiez de la trompette,
D' la trompette
Du régiment!

II

PLINCHARD.

Je me souviens, votre voix tendre
Me fit alors de doux aveux,
Et moi qui n'ai pas su comprendre...

AMÉLIE, passant à gauche.
Taisez-vous, monsieur, je le veux

PLINCHARD *.

N'espérez pas me faire taire.
Vous m'avez dit alors, je crois,
Que vous aimiez un militaire...
Ce militaire, c'était moi !..

AMÉLIE.

Assez, monsieur je le répète,
Vous me froissez en insistant.
Je n'en jou' plus, de la trompette
De la trompette,
J' n'en joue plus !

PLINCHARD.

Mais il ne faut pas en rougir,
La chose est honnête.

AMÉLIE.

Assez, il faut qu'on vous l' répète,
Veuillez en finir !

ENSEMBLE

PLINCHARD.
Vous jouiez d' la trompette,
Ne niez plus !

AMÉLIE.
Je n' joue plus d' la trompette,
J' n'en jou' plus

AMÉLIE.

Eh ! Monsieur, cette insistance, à la fin...

PLINCHARD.

Mais, madame...

AMÉLIE.

Mon mari ! (Elle s'éloigne un peu.)

* Amélie, Plinchar.

SCÈNE VIII*

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, entrant sans voir Amélie.

La chambre verte est prête ! (Voyant Amélie, à part.) Oh ! Ma femme !

AMÉLIE, allant à son mari, passe devant Plincharde.

Monsieur reste donc ?

LE BARON *.

Mais sans doute !

PLINCHARD, avec intention.

Cependant, si je gênais madame...

AMÉLIE.

Oh ! Du tout, monsieur, vous pouvez rester !

PLINCHARD, à part.

De quel ton elle a dit ça...

LE BARON, bas à Amélie.

C'est un garçon charmant, vous savez ! (Amélie hausse les épaules et remonte, à part.) Décidément, elle n'aime pas les militaires...

PLINCHARD, à part.

Oh ! Non !... Je ne m'en vais pas !... Elle est trop jolie et elle a beau dire...

* Plincharde, Amélie, le Baron.

SCÈNE IX*

LES MÊMES, LE VICOMTE, puis MESDAMES ANDERSON,
GRANSEC, VIEUBOIS.

LE VICOMTE, au foud, très en l'air.

Voilà ces dames! Voilà ces dames!... On va répéter!... (Il va à gauche.)

AMÉLIE.

Ah! (Elle remonte avec son mari. Le domestique apporte un plateau sur lequel il y a un service à thé complet, et le pose sur le guéridon.)

PLINCHARD*, à lui même, regardant le vicomte.

Qu'est-ce que c'est encore, que celui-là?

LE BARON, aux dames qui entrent de droite.

Mesdames... (Le domestique reçoit les chapeaux et les écharpes des dames et sort par la droite.)

AMÉLIE, embrassant les dames.

Chère amie!

MADAME ANDERSON.

Chère baronne!

MADAME VIEUBOIS.

Toujours belle!

PLINCHARD, à part.

Elles s'embrassent comme du pain!

LE BARON, à la troisième dame avec qui il cause.

Et ces messieurs?

MADAME DE GRANSEC.

Ils nous suivent... Ils causent d'affaires. (Les dames prennent le thé.)

* Plinchard, le Vicomte, Amélie, Mesdames Anderson, Vienbois, Gransec, le Baron.

LE BARON.

Ah ! Oui !... De notre grande affaire ! J'ai deux mots à leur dire avant le conseil et je vais au-devant d'eux. (A Plincharé.) Vous permettez, lieutenant?...

PLINCHARD.

Faites donc !

LE BARON.

On va répéter... Je vous laisse avec ces dames...

PLINCHARD.

Mais je serai peut-être indiscret?...

LE BARON*.

Du tout !... Vous pouvez même leur être utile... La Baronne vous présentera. (Il remonte et rencontre le vicomte.)

LE VICOMTE, venant près du Baron.

Mais, c'est un militaire !

LE BARON, au vicomte.

Un lieutenant, mon oncle...

LE VICOMTE.

C'est au-dessus de capitaine, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Oh, bien au-dessus ! (A Plincharé qui s'approche, lui présentant le vicomte.) Mon oncle, le vicomte Sainte-Hypothèse. (Il salue et sort par la droite.)

SCÈNE X^e

LES MÊMES, moins LE BARON, puis BONPAN.

PLINCHARD.

J'ai l'honneur de vous saluer ! (A part.) Bonne tête, le vicomte !

LE VICOMTE, à part.

Beau militaire ! (Il donne la main à Plincharé.)

* Plincharé, le Vicomte, le Baron, les autres, au fond, à prendre le thé.

PLINCHARD.

Très honoré, monsieur le vicomte!

LE VICOMTE.

Fameux grade, lieutenant! (Les dames vont autour du piano et regardent des partitions.)

PLINCHARD*.

Mérité par un acte d'héroïsme, j'ose le dire... J'ai justement là, sur moi, par hasard, un numéro de l'*Illustration* qui parle de moi, et si vous voulez me permettre?... (Le vicomte prend le journal et remonte près du guéridon.)

AMÉLIE, qui descend, suivie des dames.

Vous savez qu'il ne vous entend pas...

PLINCHARD, à lui-même, plantant là le vicomte.

Ah! Il est sourd!... Fallait le dire!

AMÉLIE, à Plinchar.

Oh! Et moi qui oubliais... (Présentant.) Mesdames, le lieutenant Plinchar, qui s'est couvert de gloire en Afrique par un acte d'héroïsme. (Elles le saluent. Amélie remonte vers le guéridon préparer une tasse de thé.)

MADAME DE VIEUBOIS, à Plinchar.

Un acte d'héroïsme?...

PLINCHARD.

Mon Dieu, oui! Et si ces dames veulent jeter un coup d'œil sur l'*Illustration*, qui a publié mon portrait, j'en ai un numéro sur moi, par hasard. (Il donne un numéro du journal.)

MADAME GRANSEC, regardant le journal.

Oh! C'est frappant!

AMÉLIE, se tournant vers Plinchar.

Une tasse de thé, lieutenant?

PLINCHARD.

Avec plaisir...

* De Vieubois, Anderson, de Gransec, Amélie, Plinchar, le Vicomte.

** De Vieubois, Anderson, de Gransec, Plinchar, le Vicomte, Amélie.

AMÉLIE.

Beaucoup de sucre ?

PLINCHARD, il remonte vers Amélie, les dames vont autour du piano.
Quatre morceaux, seulement !

LE VICOMTE, revenant près de Plinchard, le sourit aux lèvres, et lui
prenant le bras du côté de la bonne oreille.

Vous avez assisté à la bataille d'Austerlitz ?

PLINCHARD.

Ah ! Le sourd ! Est-ce que vous allez encore m'embêter long-
temps, vieux ramolli ?

LE VICOMTE.

Ah ! Pas aimable ! (Il remonte.)

PLINCHARD**.

Il entend donc, maintenant ?

AMÉLIE, qui revient avec une tasse de thé.

De l'oreille gauche, oui, monsieur.

PLINCHARD.

Quel impair !

MADAME ANDERSON, voyant entrer Bonpan.

Ah ! Voilà M. Bonpan !

LE VICOMTE, il s'assied sur le tabouret du piano

On va répéter !

BONPAN, de droite, entrant.

Oui, mesdames, oui ! Place au théâtre ! (Les dames se placent au
fond, de chaque côté du guéridon. Amélie vient s'asseoir près du secrétaire.)

PLINCHARD***, à une des dames.

Je ne suis pas de trop ?

MADAME DE GRANSEC, avant que d'aller s'asseoir.

Mais du tout, lieutenant ! Restez donc, vous pourrez nous

* Le Vicomte, Plinchard.

** Plinchard, Amélie.

*** Amélie, le Vicomte, de Gransec, Plinchard, Bonpan. Les autres au fond.

donner un bon conseil. (A Amélie.) N'est-ce pas, chère amie ?
(Plincharde va s'asseoir à droite.)

AMÉLIE.

Mais, certainement.

MADAME DE GRANSEC, bas à Amélie.

Joli cavalier, le lieutenant ! (Elle va s'asseoir au fond à gauche du guéridon.)

AMÉLIE, à Bonpan, pour changer la conversation.

Eh bien ! Bonpan ?

BONPAN *.

J'y suis, madame ! Ainsi, c'est bien entendu, nous sommes dans le cabaret de Miette, la jolie provençale ?

PLINCHARD.

C'est le titre de la pièce ?

MADAME ANDERSON.

Oui, Monsieur.

PLINCHARD, désignant Amélie.

Et c'est madame la baronne qui fait la jolie provençale ?
Elle a tout ce qu'il faut pour cela.

AMÉLIE, sèchement.

Oh ! monsieur !

PLINCHARD, à part.

Décidément, elle a quelque chose.

BONPAN, reprenant.

Cette chaise, c'est la porte ; et le piano, c'est le comptoir.

LE VICOMTE, se levant.

Comment, un comptoir, moi ?

AMÉLIE.

Ne vous inquiétez pas de cela, mon oncle, asseyez-vous !
(Le vicomte s'assied.)

* Amélie, le Vicomte, de Gransec, Anderson, de Vienbois, Bonpan, Plincharde.

BONPAN.

Je commence, alors. (*Frappant trois coups.*) Paf! paf! paf!

LE VICOMTE, se levant.

La bataille ? C'est à moi ! (*Il fait mine de croiser la bayonnette avec sa canne et bat la charge.*)

BONPAN, l'interrompant.

Pardon, pardon ! Mais nous ne pouvons pas commencer.
(*Le vicomte se rassied.*)

AMÉLIE.

Pourquoi donc ?

BONPAN.

M. de Malhusac qui fait le rôle de votre amoureux n'est pas là.

AMÉLIE.

Tiens, c'est vrai, il n'est pas là !

MADAME DE VISUBOIS.

Il aura manqué le train.

MADAME ANDERSON.

Ça ne fait rien, on lira son rôle.

MADAME DE GRANSEC.

Mais qui ?

MADAME ANDERSON.

Eh ! bien, M. Plinchard...

AMÉLIE, à part.

Hein !

PLINCHARD.

Avec le plus grand plaisir.

TOUTES.

Oui, oui... Le lieutenant !

MADAME DE GRANSEC, se levant et apportant une brochure à Plinchard.
Voici la brochure.

PLINCHARD, à Amélie.

Vous permettez, madame ?

AMÉLIE.

Comment donc !

BONPAN.

Allons-y, alors... Je reprends... paf ! paf ! paf !...

LE VICOMTE, se levant.

A moi, à moi. — Ah ! je suis ému ! « Queu temps ! Queu temps ! » (Il se rassied.)

AMÉLIE.

Continuez, mon oncle.

LE VICOMTE, se levant et recommençant

Queu temps ! Queu temps !

BONPAN.

Mais ce n'est plus ça...

LE VICOMTE.

Plus ça ?...

PLINCHARD.

Il se répète, le vieux !

LE VICOMTE.

Je suis ému...

AMÉLIE.

Soufflez donc, M. Bonpan !

BONPAN, soufflant.

« La noce va revenir. »

LE VICOMTE, répétant.

« La noce va revenir. »

BONPAN, parlé.

Avec l'accent marseillais.

LE VICOMTE, répétant.

« La noce va revenir, avec l'accent marseillais. »

TOUS.

Oh !

BONPAN, soufflant.

« Il est bien heureux, Cyprien, d'épouser la plus jolie fille de

« la Cannebière. Seulement, ils ont mauvais temps pour se marier. »

PLINCHARD.

Mais jamais il ne dira tout ça.

LE VICOMTE.

Oui, oui. Ils ont mauvais temps !...

BONPAN, soufflant.

« Ah ! Voici la noce qui revient. »

LE VICOMTE, répétant.

« Noce qui revient. »

BONPAN, parlé.

Avec l'accent marseillais.

LE VICOMTE, continuant.

« Avec l'accent marseillais. »

BONPAN.

Oh !... Enfin... (Aux dames.) A VOUS, LA NOCE ! (A Plinchar.)
Monsieur... (Les dames et Amélie se lèvent et veulent se placer à la porte de droite pour faire leur entrée.)

PLINCHARD, se levant.

Ah ! C'est à moi ?

BONPAN.

Vous êtes le marié. Madame la Baronne est la mariée et ces dames sont vos garçons d'honneur. Donnez le bras à Madame la Baronne et entrez gaiement.

PLINCHARD, offrant son bras droit à Amélie.

Bien volontiers... Vous permettez, mademoiselle ?

BONPAN.

Alors, en scène ! Et chaud, chaud !...

LE VICOMTE, à gauche, faisant semblant de sonner les cloches.

« Queu temps, queu temps ! » (Les dames entrant ; derrière, Plinchar et Amélie enlacés.)

LES DAMES*.

« Vive Miette, vive Cyprien ! »

AMÉLIE, jouant **.

« Merci, mes amis, que c'est un beau jour, un très beau jour... Bonjour, mon cher Rastagnoul, mon premier sommelier. »

(Au vicomte, qui est venu par derrière se placer à sa gauche.)

LE VICOMTE, à Bonpan.

Qu'est-ce que je dis ?

BONPAN, qui est descendu à droite.

Vous ne dites rien !

LE VICOMTE, répétant.

« Je ne dis rien ! »

BONPAN, à Plinchar.

C'est à Cyprien, c'est à vous, monsieur.

PLINCHARD, jouant en lisant.

« Ah ! oui, que c'est un beau jour, ma chère Miette ! »

MADAME ANDERSON.

Et l'accent ?

PLINCHARD.

Moi aussi ?

MADAME DE GRANDSEC.

Tout le monde !

BONPAN.

C'est l'originalité de la pièce !

PLINCHARD.

Ah, bien ! (Il reprend.) « C'est un beau jour, ma chère Miette.

« Aussi, mes amis, soyons gris, buvons, chantons, et pour célébrer notre mariage. »

* De Grandsec, Le vicomte, Anderson, Plinchar, Amélie, de Vieubois, Bonpan.

** De Grandsec, Anderson, Plinchar, Amélie, Le vicomte, de Vieubois, Bonpan.

AMÉLIE, jouant.

« Que vous allez vider avec nous, un verre de vin de cassis... »

PLINCHARD, jouant.

« Et Miette nous chantera une de ces chansons qu'elle dit
« si bien. »

TOUTES.

Oui, la chanson, la chanson !

AMÉLIE.

Je veux bien. « Histoire de Thérèse, la belle Provençale. »

CHANSON

I

Du pont du Gard à la Durance,
De Barbentane à Tarascon,
De tout's les fill's de la Provence,
La plus belle était Thérèse;
Vertueuse aussi, quoiqu'fantasque,
Elle savait parler aux gens !
Quand les garçons à la Tarasque
Voulaient l'entraîner dans les champs,
Elle ne leur disait qu'un mot
Qués a co, mais un qués a co,

Ben provençao !

Digue, digue, vingue;

Fugue-tu, pan, pan !

Pour la bouillabaisse, troun de l'air, bagasse,

Il faut du safran,

Du loup, de la rascasse,

Digue, digue, vingue,

Fugue-tu, pan, pan !

II

Pour ne pas rester célibataire,
 Quand vint son tour, elle épousa
 Un mat'lot de la Cannebière,
 Un homme superbe, haut comme ça!
 Mais elle était tout' innocente
 Et vers minuit, au rendez-vous,
 Quand il parut en sa présence
 Dans tout' sa dignité d'époux,
 Elle ne put dire qu'un mot
 Qués a co, mais un qués a co.
 Ben provençao.

Etc.

III

Un beau matin, quitt' son ménage,
 Va chez les Turcs, le pauvre garçon!
 Quand il revint de c' long voyage,
 Dans quel état! dit Thérésou,
 Pécaire! Toi si bien ingambe.
 Té! Les Turcs t'ont bien arrangea,
 T'as plus qu'un bras, t'as plus qu'une jambe,
 T'as plus... De douleur elle s'arrêta,
 Elle ne put dire qu'un mot
 Qués a co, mais un qués a co!
 Ben provençao.

Etc.

IV

Malgré ce cas rédhibitoire,
 Grâce aux bons offices d'un cousin,
 Les deux époux, prétend l'histoire,
 S'accordaient bien... même qu'un matin

Tout' rougissant', la ménagère
 A son époux, tout bas, glissa :
 « Je crois tout d' même qu' tu vas être père,
 « Tu n' t'attendais pas à cell'-là ! »
 Il ne put répondre qu'un mot
 Qués a co, mais un qués a co !
 Ben provençao !

Etc.

(Après la chanson.)

TOUS.

Bravo ! Bravo, Miette !

LE VICOMTE.

Je suis ému !

AMÉLIE.

C'est la chanson de ma mère !

PLINCHARD, bas à Amélie.

Ah ! Vous êtes une enchanteresse...

BONPAN.

Après la chanson !... Continuons !...

MADAME ANDERSON, jouant.

« Et maintenant, mes amis, laissons Cyprien avec Miette. »

MADAME DE VIEUBOIS, même jeu.

« L'amour veut de la solitude. »

AMÉLIE remonte, ainsi que les dames qui vont reprendre leur place.

« Adieu, mes amis ! (Au vicomte.) Adieu, Rastagnoul. »

LE VICOMTE, à Bonpan.

Qu'est-ce que je dis ?

BONPAN.

Vous ne dites rien, vous vous en allez. (Il va se remettre à sa place.)

LE VICOMTE.

Je m'en vais ! (Il va se rasseoir sur le tabouret du piano.)

AMÉLIE *, à Plinchar d qui a gagné un peu à droite.
Hé! Bien, monsieur, à vous!

PLINCHARD.

Voilà! voilà! « Que nous voilà seuls, ma chère Miette, seuls
« avec notre amour. » (Parlé.) Et je me mets à vos pieds. (Il lui
prend la main.)

AMÉLIE.

Oh!

PLINCHARD, aux pieds d'Amélie, à part.

Sa main a tremblé!

SCÈNE XI*

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON **, entrant de droite, des papiers à la main.
Bonpan!

TOUS.

Hein!

LE BARON, faisant rester Plinchar d aux pieds de sa femme.
Ne bougez pas!... Ne bougez pas!... Bonpan, que vaut le
mètre cube de fumier de vache?

BONPAN.

Cinquante-huit francs, monsieur le Baron.

LE BARON, à Bonpan.

Merci! (Aux autres.) Ne bougez pas!... (Il sort.)

AMÉLIE, après la sortie.

Relevez-vous, monsieur, et continuez!

* Le vicomte, Amélie, Plinchar d, Bonpan. Les dames au fond.

** Le vicomte, Amélie, Plinchar d, le baron, Bonpan.

PLINCHARD, se levant et lisant la brochure.

« Ob, oui! Je t'aime, je t'aime, et plus encore après ces huit ans d'absence... »

BONPAN ET LES DAMES.

Huit mois!

AMÉLIE.

Faites donc un peu attention, Monsieur!

PLINCHARD.

Oui, Madame! (Bas.) Ce sont tous ces souvenirs... Je reprends: « Et maintenant, puisque nous sommes seuls, Miette, je t'en prie, je t'en supplie... » (Il veut la saisir.)

AMÉLIE, se dégageant.

Monsieur!

PLINCHARD.

Mais, Madame, c'est dans la brochure... Voyez la brochure: « La prenant dans ses bras et... et l'embrassant. » (Il l'embrasse.)

SCÈNE XII^e

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, entrant de droite.

Ne vous dérangez pas! (A Bonpan.) Que comptez-vous par jour pour la nourriture d'un dindon?

BONPAN.

Sept centimes un quart.

LE BARON, à Bonpan.

Merci! (Aux autres.) Continuez, continuez! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins LE BARON.

PLINCHARD.

Alors, je recommence...

AMÉLIE.

Non ! Restons-en là ! Je me sens lasse !

MADAME DE VIEUROIS.

Dans ce cas... (La nuit commence ; les dames se lèvent.)

AMÉLIE, à part, gagoant un peu à gauche.

Ah ! Ce baiser !... Il me brûle !... Jamais mon mari ne m'a embrassée comme ça !...

PLINCHARD, à lui-même, très agité et gagoant la droite.

Ah ! Mais... Ah ! Mais...

MADAME DE GRANDSEC, qui regarde du côté de la fenêtre de gauche.

Oh ! Le beau coucher de soleil !

MADAME ANDERSON.

Si nous allions le voir dans le parc ?

TOUTES.

Oui !... oui !...

AMÉLIE, voyant que Plinchard se rapproche d'elle.

Mon oncle, ... votre bras ?

LE VICOMTE, l'offrant à madame Anderson.

Voilà ! Voilà, chère madame !

MADAME ANDERSON, au vicomte.

La belle soirée, vicomte !

LE VICOMTE.

Queu temps ! Queu temps ! (Ils sortent suivis des autres dames avec Bonpan.)

PLINCHARD, offrant le bras à Amélie.

Voulez vous me faire l'honneur ?...

AMÉLIE.

Monsieur... (Elle lui prend le bras.)

PLINCHARD, arrêtant Amélie au moment de sortir.

Deux mots seulement, madame ! (Les portes se referment, demi-voit partout.)

SCÈNE XIV*

PLINCHARD, AMÉLIE.

AMÉLIE *, redescendant en scène à gauche.

Deux mots, soit !... Mais pas un de plus !...

PLINCHARD, bas.

Vous m'aimez toujours ?

AMÉLIE.

Hein ?

PLINCHARD.

En deux mots, Madame !... En deux mots...

AMÉLIE.

Assez, monsieur, laissez-moi !

PLINCHARD.

Ah ! De grâce, Madame ! (La nuit est presque venue ; à ce moment le domestique apporte des lampes dans la chambre du fond qui s'éclaircissent l'on voit le Baron entouré de quatre Messieurs prendre place à la table.)

AMÉLIE, effrayée et allant à l'extrême gauche, suivie de Plinchar.

Mon mari ! (Le baron paraît dans le deuxième plan du fond, derrière la glace sans tain.)

PLINCHARD, bas **.

C'est le conseil qui entre en séance !

* Amélie, Plinchar.

** Amélie, Plinchar, le Baron et le conseil dans le deuxième salon.

AMÉLIE.

Ah ! Vous voyez bien, monsieur !

PLINCHARD, la retenant.

Rassurez-vous !.. Nous sommes dans l'ombre... On ne peut nous voir !

AMÉLIE.

Mais ce n'est pas une raison !

PLINCHARD.

Quel mal faisons-nous, du reste ?... (Coup de sonnette donné par le baron.)

AMÉLIE, tressaillant.

On a sonné...

PLINCHARD.

Ne faites pas attention !

VOIX DU BARON.

Messieurs, la séance est ouverte !

PLINCHARD, à part.

Ah ! Oui, elle est ouverte !... (Haut.) Ainsi, vous n'avez rien oublié ?...

AMÉLIE.

Mais, monsieur...

PLINCHARD.

Pourquoi nier ? Ce persiflage, ... quand vous m'avez reçu, ... c'était une comédie... Car vous n'en pensiez pas un mot !... Et la preuve, c'est votre trouble, pendant la répétition ! Et ce baiser, ... ce baiser qui, tout à l'heure, vous a fait tressaillir... Et cette émotion, qu'en ce moment même, vous ne pouvez cacher... (Il lui prend la main.)

AMÉLIE, retirant sa main.

Vous vous trompez, monsieur.

PLINCHARD.

Non, madame, vous m'aimez !... Vous m'aimez toujours ! Je m'y connais...

AMÉLIE.

Vous êtes fou !

VOIX DU BARON.

Messieurs, l'agriculture est dans le marasme ! La terre manque d'hommes !...

PLINCHARD.

Ah ! Si on peut dire ?...

AMÉLIE.

Ah ! Vous abusez étrangement... de ce qui fut une étourderie de jeune fille... Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé...

VOIX DU BARON.

Je sais bien qu'il en est qui protestent, mais n'en croyez rien !...

PLINCHARD.

Vous l'entendez, madame... Ah ! si vous saviez quelle impression brûlante j'avais gardée de vous...

LE BARON.

Ils mentent, messieurs, ils mentent !

AMÉLIE.

Vous l'entendez, à votre tour...

PLINCHARD.

Non !... Je ne l'entends pas ! Je ne veux pas l'entendre !

VOIX DU BARON.

Et si nous nous plaçons un instant au point de vue de l'élevage des bêtes à cornes...

AMÉLIE.

Hein ?...

PLINCHARD.

Ah ! Les bêtes à cornes ?... C'est agaçant, à la fin !... Il va baisser le store. — Nuit complète.)

AMÉLIE *, remontant un peu.

Dans l'obscurité!... Ah! C'est indigne ce que vous faites là...

PLINCHARD.

Ah! Lili!

AMÉLIE.

Sortez, monsieur, sortez!

PLINCHARD.

Mais, madame...

AMÉLIE.

Sortez! Ou j'appelle!

PLINCHARD.

Je sors, madame, je sors!

SCÈNE XV^e

LES MÊMES, LE VICOMTE, puis LE BARON.

LE VICOMTE, entrant de droite avec un flambeau à la main; il tient une carte de l'autre main. — Jour à la rampe.

Hein!

AMÉLIE.

Oh!

PLINCHARD, à part.

Le vicomte! (Il se cache derrière le piano.)

AMÉLIE **, se précipitant.

Qu'y a-t-il?

LE VICOMTE.

Le militaire...

* Amélie et Plinchar.

** Plinchar, derrière le piano, Amélie, le Vicomte.

AMÉLIE, s'interposant.

Il n'y a pas ici de militaire, mon oncle!

LE VICOMTE.

Comment! Il n'y a pas...?

VOIX DU BARON, parlant à la cantonnade.

Bonsoir, messieurs! Bonsoir!

AMÉLIE, bas.

Mon mari!... Ah!...

LE VICOMTE.

Mais ma nièce...

LE BARON *, entrant de droite.

Qu'est-ce?

AMÉLIE, vivement.

Rien! rien!... C'est mon oncle, qui me disait bonsoir, avant d'aller se coucher.

LE VICOMTE.

Hein?

AMÉLIE.

Allez vous coucher, mon oncle!

LE BARON.

Oui, mon oncle, allez vous coucher! (Il lui prend son flambeau.)

LE VICOMTE.

Mais...

AMÉLIE, le poussant.

Allez donc vous coucher!

LE VICOMTE

Oh! (Il sort par la droite.)

AMÉLIE, à part, redescendant à droite.

Ouf!...

* Flinchard, Amélie, le Vicomte, le Baron.

SCÈNE XVI*

LES MÊMES, moins LE VICOMTE.

LE BARON *.

Pauvre bonhomme !

PLINCHARD, caché.

Ouf!... Il m'a fait une peur!...

LE BARON.

Tout le monde est parti?

AMÉLIE.

Oui, depuis longtemps!

LE BARON.

Et vous vous disposiez à aller vous coucher?

AMÉLIE.

Précisément!... Votre bras, jusqu'à ma chambre... Je suis un peu lassé!...

LE BARON.

Volontiers... (Il donne son bras gauche et tient son flambeau de la main droite.)

AMÉLIE, à part.

Comme cela, il pourra fuir!

SCÈNE XVII*

PLINCHARD, puis LE VICOMTE, puis LE BARON, puis AMÉLIE.

PLINCHARD, sortant de derrière le piano.

Souff!... Enfin, je vais donc pouvoir... (Il se dirige vers la porte de droite qui s'ouvre.) Oh! Quelqu'un! (Il se dissimule derrière la jardinière.)

* Plinchar d, le Baron, Amélie.

LE VICOMTE *, rentrant et allant regarder derrière le piano, à part.
Il faut absolument que je parle au militaire. Tien!... Il n'y est plus!

LE BARON, entrant de gauche, son flambeau à la main.
Comment, ici!... Qu'est-ce que vous cherchez?

LE VICOMTE.
Le militaire...

LE BARON.
Il n'y a pas de militaire ici, mon oncle.

LE VICOMTE.
C'est ce que m'a déjà dit ma nièce... C'était pour lui remettre cette carte...

LE BARON.
Quelle carte?

LE VICOMTE.
Jolie dame!

LE BARON, la prenant.
Léona!

PLINCHARD, à part.
Léona!

LE BARON.
Et cette dame est là?

LE VICOMTE.
Oui, en bas, dans une voiture avec les stores baissés!... Elle attend le militaire...

LE BARON, à part.
Si j'y allais à sa place?... Il m'y a autorisé... Eh! Parbleu! Jamais plus belle occasion... Clic, clac, barnaban!

LE VICOMTE.
Hé, bien?

* Le Vicomte, le Baron, Plinchard, caché.

LE BARON, bas, voyant entrer Amélie.

Chut !... Ma femme !...

AMÉLIE *, à part, entrant de gauche.

Encore là !

LE VICOMTE.

Vous dites ?

LE BARON.

C'est mon oncle qui me disait bonsoir, avant d'aller... Eh ! bien, allez vous coucher, mon oncle ! (il lui prend son flambeau.)

AMÉLIE.

Oui, oui, mon oncle, allez vous coucher !

LE VICOMTE.

Mais...

LE BARON.

Allez donc vous coucher ! (il le pousse au dehors et pose un de ses flambeaux sur le guéridon.)

SCÈNE XVIII°

LES MÊMES, moins LE VICOMTE.

AMÉLIE, regardant derrière le piano.

Parti?... Ah !

LE BARON **.

En, bien ! Vous n'allez pas vous coucher ?

AMÉLIE.

Non !... (A part.) C'est étrange... J'ai peur de rester seule ici. Haut.) Si nous allions faire un tour dans le parc ?... Il fait si beau !

* Amélie, le Vicomte, le Baron.

** Amélie, le Baron.

LE BARON.

Hein! (A part.) Merci... Et Léona?... (Haut.) Non, non!
Vous vous refroidiriez... (Il se dirige vers la porte de droite.)

AMÉLIE.

Mais...

LE BARON.

Non, non!... Rentrez!... Je rentre aussi! (Il sort) Et pour plus
de sûreté... (Il ferme la porte.) Bonne nuit!...

PLINCHARD.

Enfermés! (Se montrant.)

AMÉLIE.

Vous?... Ah! !...

(Rideau).

ACTE TROISIÈME

Un salon-serre complètement ouvert au fond et donnant sur un parc. Derrière ce salon praticable traversant le théâtre (4 mètre de hauteur) et auquel on monte par des marches de chaque côté. Devant ces marches, riche balustrade avec pots à fleurs, pouvant cacher le sosie d'Amélie. Dans le salon, à gauche, deuxième plan, porte d'entrées à deux battants. Au premier plan, une console avec vases dessus. A droite, deuxième plan, une porte également à deux battants. Au premier plan; une porte à droite, un guéridon avec une chaise à côté. Chaises au fond, le tout en *joue blanc*. A gauche, devant la console, fauteuil à oreillers.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, assis à une table et compulsant des dossiers. **LE VICOMTE**, endormi dans un fauteuil, devant la console, les deux pieds sur la tablette, puis **UN DOMESTIQUE**.

LE BARON corrigeant des épreuves; il est assis devant le guéridon de droite.

« Proposition de loi ayant pour objet de constituer autant de ministères nouveaux qu'il y a de députés de la majorité. »

(Parlé.) Voilà une loi qui passera, et j'en suis le rapporteur.
(Il écrit.) « Choisi par les députés, mes collègues... » Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE *, entrant de gauche et lui présentant une carte sur
un plateau.

C'est un monsieur qui est là, et qui fait demander si monsieur
le Baron peut le recevoir ?...

LE BARON, qui a pris la carte.

M. René ?... Ah ! Très bien, très bien !... Madame la Ba-
ronne ?

LE DOMESTIQUE.

Elle est allée chez son notaire.

LE BARON.

Avec Bonpan, l'affreux Bonpan ?

LE DOMESTIQUE.

Avec M. Bonpan !

LE BARON, à part.

Je me disais : Comme la maison est tranquille... On respire
C'est que ma femme était sortie... (Au domestique.) Et ma petite
fille ?...

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Antonine ?... Mademoiselle Antonine est dans la
chambre de madame la Baronne. Je crois que Madame la Ba-
ronne l'a enfermée avant de sortir.

LE BARON.

Pauvre petite !... Et elle appelle sa grand' mère, bonne ma-
man. Heureusement qu'elle a un grand-papa qui est un bon
papa.

LE DOMESTIQUE.

Faut-il faire entrer ce Monsieur ?

LE BARON.

Oui, mon vieux Jérôme. Mais d'abord prévenez mon
oncle !

* Le Vicomte, Jérôme, le Baron.

LE DOMESTIQUE.

M. le vicomte est là, endormi dans ce fauteuil.

LE BARON, se levant et allant au vicomte.

Il est donc rentré?... (Secouant le vicomte.) Mon oncle !

LE VICOMTE, se réveillant, il est assis dans le grand fauteuil qui le dissimule presque complètement.

Tiens, voilà mon n'veu !

Comment vas-tu, ma vieille ?

Tiens, voilà mon n'veu !

Comment vas-tu, mon vieux ?

LE BARON.

Oh ! (Voyant le domestique étonné.) Allez ! (Le domestique sort.) Sapristi, mon oncle, réveillez-vous !

SCÈNE II*

LE BARON, LE VICOMTE, puis RENÉ.

LE VICOMTE, se mettant debout. Il est en toilette de soirée, toute frippée, en désordre, un chapeau-cleque déformé.

Ne crie pas si fort ! Je ne suis pas sourd !

LE BARON *.

C'est à dire que vous ne l'êtes plus. Il rajeunit à vue d'œil... J'ai payé sa quarante-quatrième prime ce matin... et il rajeunit !...

LE VICOMTE.

Je m'étais endormi

LE BARON.

Et vous chantez des gaudrioles, à quatre - vingt - neuf ans !

* Le Vicomte, le Baron.

LE VICOMTE.

Quatre fois vingt ans ! Voilà tout ! Je retourne à l'adolescence.

LE BARON.

Et vous rentrez à six heures du matin ?

LE VICOMTE.

Ce n'est pas de ma faute. Figure-toi, qu'hier soir, en sortant du café de la Paix, une petite blonde, elle s'appelle Titine, et elle est danseuse à l'Opéra-Comique...

LE BARON.

Taisez-vous donc ! Si ma femme apprenait...

LE VICOMTE.

Ta femme...

LE BARON.

Elle est si prude, si collet-monté, si raide sur les mœurs.

LE VICOMTE.

Et si acariâtre... Car on peut dire si acariâtre... Voilà trent-cinq ans qu'elle empoisonne mes derniers jours.

LE BARON.

Tenez, allez changer de linge, vous êtes dans un état...

LE VICOMTE.

Peux pas !

LE BARON.

Rentrez dans votre appartement...

LE VICOMTE.

Peux pas !... Pas de clef !... Bonpan a dû me chipper la mienne... C'est une fumisterie de ta vieille pimbèche de femme.

LE BARON.

De la tenue, mon oncle ; ma femme est pour la morale.

RENÉ, entrant par la gauche, timidement.

Monsieur...

LE BARON*.

Ah ! Voilà le jeune René ! Entrez, jeune René... (Présentant.)
Mon oncle, le vicomte de Sainte-Hyppothèse... Le jeune René.

LE VICOMTE.

Ah ! C'est Monsieur dont m'a parlé ma petite nièce Antonine?... Le jeune amoureux. Vive l'amour !

RENÉ, avec chaleur, au vicomte.

Mme Antonine vous a parlé de moi... Ah ! Monsieur, elle vous a dit avec quel respect, quelle adoration je l'aimais depuis le jour où je l'ai connue à la pension de ma sœur...

LE VICOMTE, au Baron..

C'est un bon jeune homme.

LE BARON.

Excellent ! Et avocat... S'il devenait mon petit gendre, je le prendrais pour secrétaire, et il ferait mes discours.

RENÉ.

Je venais vous demander, monsieur, si vous avez reçu une lettre de mon oncle, mon oncle le général... Il a dû vous écrire.

LE BARON.

Je n'ai rien reçu !

RENÉ.

C'est singulier. Je lui ai envoyé trois lettres dans le Midi où il vit... Je ne comprends rien à son silence.

LE BARON.

N'importe ! Que votre oncle nous écrive ou non, moi je vous connais et vous suis tout acquis...

RENÉ.

Certainement, Monsieur... Mais Madame de la Grange-Bate-lière...

LE BARON.

Ma femme...

* Le Vicomte, René, le Baron.

RENÉ.

Oui. Consentira-t-elle ?

LE BARON.

Qu'importe, puisque je consens, moi !

LE VICOMTE.

Hum ! hum ! hum !

* LE BARON, allant au vicomte.

Quoi ?

LE VICOMTE.

Rien, je roule une cigarette.

LE BARON.

Quoi, qu'est-ce à dire ? Je suis le maître !... Le seul maître !

RENÉ.

Je vous demande pardon... C'est mademoiselle Antonine qui m'avait dit que sa grand'mère...

LE BARON.

Sa grand'mère ! Sa grand'mère, c'est très bien ! Mais son grand-père, c'est mieux ! Il ferait beau voir qu'un député qui mène la France, ne puisse pas mener une femme et une maison.

RENÉ.

Ah ! Monsieur, je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE.

Bravo ! Mon neveu !

LE BARON.

Soyez tranquille, vous serez mon petit gendre ! Ventrebleu ! Je l'ai mis dans ma tête ! Et ça se fera, ça se fera ! Je réponds de tout !

* Le Vicomte, le Baron, René.

SCÈNE III*

LES MÊMES, AMÉLIE, BONPAN.

(Ils entrent par la porte de droite. Amélie, en cheveux blancs avec une fanchon. Elle est vêtue d'une robe à fleurs. Elle a des mitaines et porte une face à main. Elle est suivie de Bonpan, emmitoufflé dans une grande lévite qui tombe très bas et coiffé d'un chapeau bas à larges bords. Il a engraisé.)

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce que vous disiez ?

LE BARON*.

Ma femme !

LE VICOMTE.

Ma nièce ! (Il se dissimule dans le fauteuil.)

AMÉLIE.

Bonpan, qu'est-ce que je vois là ?

BONPAN.

Madame, je crois que vous voyez comme une espèce de révolution.

AMÉLIE, au Baron.

Comment, c'est vous ? C'est vous qui faisiez tout ce tapage-là ?

LE BARON.

Non, belle amie, je causais...

AMÉLIE.

Vous causiez, en jurant... Avec qui donc causiez-vous ? (Apercevant René qui se dissimulait derrière le baron.) Ah !

* Le Vicomte, Bonpan, Amélie, le Baron, René.

LE BARON.

M. René...

AMÉLIE.

Ah ! Monsieur René ! Comment se fait-il qu'il soit ici ?

LA BARONNE.

Mais, bobonne !

AMÉLIE.

C'est vous qui l'avez reçu ?...

LE BARON.

Je t'assure...

RENÉ.

Mais, madame, laissez-moi vous dire...

AMÉLIE.

Rien, monsieur, rien ! C'est bien vous qui avez osé écrire à ma petite fille une lettre que j'ai interceptée ?

RENÉE.

Une lettre respectueuse, destinée à vous être montrée.

AMÉLIE.

Bonpan, était-elle respectueuse ?

BONPAN, baissant les yeux

Elle parlait d'amour, Madame.

AMÉLIE.

L'amour ! Qu'est-ce que c'est que ça, l'amour ?

RENÉ.

Mais, madame, dites-moi au moins le motif de tant de rigueur ?

AMÉLIE.

On m'a dit que vous affichiez des opinions intransigeantes.

LE VICOMTE, à part.

Comme moi ! Il est dans le mouvement...

AMÉLIE.

J'ai enfermé Antonine dans ma chambre pour la punir.

Quant à vous, que je n'ai pas le droit d'enfermer, faites-moi le plaisir de vous retirer...

RENÉ.

Madame...

AMÉLIE.

Et ne me le faites pas dire deux fois!

RENÉ, bas au baron.

Oh! Monsieur, c'est le moment de vous montrer

LE BARON, s'enhardissant.

Mais, belle amie...

AMÉLIE, furieuse.

Quoi! Est-ce que vous prenez la défense de ce jeune homme?

LE BARON.

En aucune façon!

AMÉLIE.

Alors, qu'il s'en aille!

LE BARON, effrayé.

Oui, oui... (A René.) Allez-vous-en, mon ami. (Remonte vers la gauche. Bas.) * Ne vous éloignez pas!

AMÉLIE.

Eh, bien?

RENÉ.

Je m'en vais, madame. (Il sort par la gauche.)

AMÉLIE.

A la bonne heure!... Bonpan, qu'est-ce qu'il y a?... (Bonpan a suivi depuis quelques instants le manège du vicomte qui se dissimule toujours.)

BONPAN.

C'est Monsieur le Vicomte qui se cachait! Bonjour, Monsieur le Vicomte!

* Le Vicomte, Bonpan, Amélie, René, le Baron.

LE VICOMTE, à lui-même.

Pincé !

LE BARON, descendant.

Mon oncle va étrenner.

BONPAN.

Il se cachait !

AMÉLIE.

Je le crois bien ! Regardez-moi cette tenue, cet air débraillé !

LE VICOMTE *, qui s'est levé.

Ma nièce !

AMÉLIE.

Ne profanez pas ce titre... Vous avez découché !... Sardapale était un agneau auprès de vous.

LE BARON.

Belle amie, c'est notre oncle !

AMÉLIE.

Notre oncle, lui?... Un vieux libidineux qui va aux Folies-Bergère !

LE BARON.

N'y êtes-vous pas allée, vous même ?

AMÉLIE.

Quand on jouait de la musique sacrée...

BONPAN.

Et nous étions seuls !...

LE VICOMTE.

Mon neveu, priez votre femme de respecter mes cheveux blancs !

AMÉLIE.

Ils sont teints !

LE VICOMTE.

Ils sont teints, précisément parce qu'ils sont blancs !

* Le Vicomte. Bonpan, Amélie, le Baron.

AMÉLIE.

Et puis, mérite-t-il d'être ménagé l'homme qui a dévoré cinq cent mille francs à sa famille?

LE VICOMTE.

Moi?

AMÉLIE.

En primes d'assurances... Vous n'êtes même plus sourd?

LE VICOMTE.

Et je le regrette!...

AMÉLIE.

Donnez-lui sa clé, Bonpan, et qu'il aille ôter dans sa chambre cette livrée du vice et de la débauche!

LE VICOMTE.

Ma nièce!...

AMÉLIE, désignant la porte au premier plan à droite.

Allez, monsieur, allez!... Vous déshonorez les centennaires!...

BONPAN, de même, ainsi que le Baron.

Allez, mon vieux frère, allez!

LE VICOMTE, à Bonpan.

Tartuffe! (Haut.) Quelle maison, mon Dieu! Quelle maison!
(Il sort en passant devant les personnages par la porte premier plan droite.)

AMÉLIE*.

Quant à vous, Monsieur, souvenez-vous-en: C'est de moi seule que dépend l'éducation de ma petite fille.

LE BARON.

Ta petite fille!... Ta petite fille!... Il me semble qu'elle est aussi bien la mienne...

AMÉLIE.

Qu'en savez-vous?

LE BARON.

Hein?

* Bonpan, Amélie, le Baron.

AMÉLIE.

Et s'il plaît à Dieu, je continuerai à l'élever dans les bons principes.

COUPLET

En bonne mère de famille,
Ayant toujours bien combattu,
Je donne à ma petite fille
Les exemples de la vertu.
L'amour de son cœur je le chasse,
Car je ne veux pas, mes enfants,
Que de son époux elle fasse
Ce qu'on en faisait de mon temps.

Maintenant, Monsieur Bonpan, suivez-moi ! Vous me lirez mon journal. (Elle remonte pour sortir par le foud à droite.)

LE BARON, tendant à Bonpan un journal.

Le *Constitutionnel*.

AMÉLIE.

Oui, monsieur, c'est le seul qui soit dans ma nuance ! (Elle sort la première par derrière la balustrade. Là le sosie prend sa place et monte les marches qui conduisent sur le praticable qu'elle traverse lentement suivie de Bonpan. — Amélie va vivement changer de costume à droite.)

LE BARON.

Après vous, monsieur Bonpan !

BONPAN.

Non, après vous, monsieur le baron !

LE BARON.

Je vous en prie...

BONPAN.

C'est pour vous obéir ! (Il passe.)

LA VOIX D'AMÉLIE.

Eh, bien ?

BONPAN.

Voilà !... voilà !... (Il sort par la droite par devant la balustrade des marches.)

SCÈNE IV*

RENÉ seul, puis ANTONINE.

RENÉ, rentrant par la porte, à gauche, avec précaution. — Il descend
en scène.

Oh! La grand'mère!... Ne vous éloignez pas, m'a dit le Baron.
C'est égal, je n'ai pas grand espoir... Il manque d'audace, lui!
Mon oncle, le général Plinchard, me lâche, et quant à Antonine,
elle n'osera pas résister à sa grand'mère. (Le sosie disparaît par la
gauche, un instant avant la rentrée d'Antonine, par la porte de droite.)

ANTONINE*, avec précaution.

Chut! Vous êtes seul?

RENÉ.

Oui!

ANTONINE.

Grand'maman m'avait enfermée, mais la serrure ne tenait
pas... et j'ai pu...

RENÉ.

Chère Antonine!

ANTONINE.

Eh, bien, avez-vous vu grand-papa?

RENÉ.

Oui.

ANTONINE.

Qu'a-t-il dit?

RENÉ.

Il m'a promis tout ce que je lui ai demandé, et puis votre
grand'mère est arrivée, et votre grand'mère...

* René, Antonine.

ANTONINE.

Bonne maman ?

RENÉ.

Elle m'a mis à la porte, bonne maman... Mais je suis resté tout de même.

ANTONINE.

Et vous avez bien fait, car si elle vous a mis à la porte, bonne maman, elle ne vous y mettra plus ! (Elle passe à gauche.)

RENÉ *.

Comment cela ?

ANTONINE, tirant de sa poche le cahier de Lili jauni et fripé.

À cause de ça !

RENÉ.

Ça ?

ANTONINE.

Ça, c'est un petit cahier qui était chez grand'maman ! Un petit cahier où, quand elle était jeune et meilleure qu'aujourd'hui, sans doute, elle écrivait ce qu'elle avait fait chaque jour, toutes ses pensées, toutes ses espérances !... Je l'ai trouvé tout à l'heure dans un vieux carton couvert de poussière où il devait être caché depuis trente-cinq ans, car c'est à cette époque qu'il s'arrête...

RENÉ.

Eh, bien ?

ANTONINE, montrant le cahier.

Eh, bien !... Avec ça, je suis forte !...

COUPLETS

I

Oui, si grand'mère entend poursuivre
 Ses rigueurs contre notre amour,
 En lui montrant ce petit livre,
 Je saurai lui dire à mon tour :

* Antonine, René.

Grand'maman ! Souvenez-vous-en !
 Relisez un peu ce roman...
 Il me dit, tout bas, et prétend
 Que vous en avez fait autant !
 Là ! Voyons, grand'maman !
 Grand'maman, souvenez-vous-en !

II

Ce n'est pas vous ; c'est moi, je pense,
 Dont s'agite aujourd'hui le sort !
 Et si j'ai de la préférence
 Pour quelqu'un qui m'aime bien fort...
 Grand'maman, souvenez-vous-en !
 Etc.

RENÉ.

Sapristi ! Il y a donc là-dedans des choses bien graves ?...

ANTONINE.

Je n'ai pas pu lire tout, mais j'ai parcouru... (Lisant.) « Ma
 « mère, ne faites pas le malheur de votre enfant !... Quand je
 « serai mère, je jure bien de ne pas contrarier le cœur de
 « ma fille. » — Vous voyez ?...

RENÉ, qui feuillette le cahier.

Tiens !

ANTONINE.

Une page blanche.

RENÉ.

Avec une date : « 29 juillet 1850. »

ANTONINE.

L'année avant la naissance de ma mère. Pourquoi donc, cette
 page blanche ?

RENÉ.

Ne le cherchons pas !... Qu'importe ? Le temps nous presse...

et je ne veux pas ôter vos illusions, mais ce petit cahier ne me semble pas un spécifique qui nous tirera d'affaire... Il faut agir...

ANTONINE.

Mais votre oncle, M. Antonin Plinchar d ?

RENÉ.

Le général Plinchar d, mon oncle... Ah! bien, oui!

ANTONINE.

Celui sur lequel vous comptiez tant!... Général retraité, commandeur de la Légion d'honneur, sénateur... Ce sont des titres, disiez-vous...

RENÉ.

Hélas! Mon oncle me laisse sans nouvelles. Il soigne ses rhumatismes, mange de bons dîners, dort dix heures par jour, et ne pense pas à moi. Est-ce qu'il a jamais su ce que c'était que l'amour, lui, un vieux célibataire endurci?..

ANTONINE.

Il a été jeune, cependant...

RENÉ.

Lui, jamais! C'est un vieil égoïste... Une culotte de peau!

SCÈNE V*

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL PLINCHAR D.

(Il entre sur les derniers mots et s'arrête. Il est vêtu en vieux militaire retraité. Large pantalon, ample redingote bleue croisée. La rosette d'officier, à la boutonnière, etc.)

PLINCHAR D*.

Culotte de peau?...

* Antonine, Plinchar d, René.

RENÉ, s'élançant vers son oncle.

Mon oncle!...

ANTONINE, qui a gagné la gauche.

Lui, enfin! (Elle jette son cahier sur la console au 1^{er} plan, à gauche.)

PLINCHARD, sans y faire attention.

Mazette! On t'en fichera, de la culotte de peau, clampin!

ANTONINE.

Il a l'air majestueux!

PLINCHARD.

Avance à l'ordre! (Toussant.) Hum! hum! J'arrive à temps pour t'empêcher de mettre en capilotade ton oncle Antonin Plinchard... Un galopin pour lequel je viens de faire cent cinquante lieues (Mouvement de René.), pour lequel j'ai failli me faire écrabouiller en sleeping-car...

RENÉ.

Mais mon oncle, vous ne me répondez pas?

PLINCHARD.

Pour venir moi-même... hum! hum! en personne... malgré mes rhumatismes, t'apporter ma réponse à l'endroit indiqué.

RENÉ.

Chez M. de la Grange-Batelière.

PLINCHARD.

Ce nom, il m'a frappé les oreilles... Je connais ce nom, me suis-je dit... Seulement j'ai oublié, hum! Ma mémoire est restée en Afrique, chez les Bédouins... N'importe! Me voici... Où est l'objet?

RENÉ, se tournant doucement du côté d'Antonine qui est à gauche.

Voilà, mon oncle!

PLINCHARD.

Oh! Très bien, mazette! (Il fait claquer sa langue.) C'est solide,... c'est du chenu,... jolie blonde,... bâtie comme une citadelle... hum!... et bien fortifiée!... Satané René! Il a du goût!... Faites un quart de conversion, Mademoiselle... Il me semble que je

la connais depuis qu'elle est née, cette petite... Vous permettez ? (Il l'embrasse.) Très tendre !

COUPLET

Je serais fier, jeune fille,
D'augmenter sensiblement
L'effectif de ma famille
D'un minois aussi charmant !
Nouobstant, c'est presque un crime
Qu'un objet si délicat
Deviennne la légitime
D'un basouilleur d'avocat !
Car étant faite pour plaire,
Avec cet œil provoquant,
Vous méritiez, mon enfant,
D'épouser un militaire !

Voilà comment nous étions au quatrième chasseurs !... P'sait !
Barnaban !

ANTONINE.

Merci du compliment...

PLINCHARD.

Alors, mes enfants, ça ne va pas ?

ANTONINE, se rapprochant.

Il y a grand'papa qui veut bien, mais grand'maman...

PLINCHARD.

N'obtempère pas ?... Une vieille redoute qui ne veut pas capituler ?...

ANTONINE.

Pauvre bonne maman ! (Elle rit.)

PLINCHARD, la regardant.

C'est particulier ! Ce sourire ?... Mais ma mémoire... Comment vous appelez-vous ?

ANTONINE.

Antonine.

PLINCHARD, abasourdi.

Anton...?

RENÉ, qui s'est approché aussi.

Nine...

ANTONINE.

C'était le nom de ma mère, qui a voulu que je m'appelle comme elle, malgré l'opposition de ma grand'mère.

PLINCHARD.

Votre mère!... Et votre mère?...

ANTONINE.

Elle est en Australie avec mon père... et en partant, ils m'ont confiée à grand'maman...

PLINCHARD.

Hum!... C'est bien la même qui, aujourd'hui encore, fait des manières?

RENÉ.

Oui, mon oncle!

PLINCHARD.

C'est particulier!... Et votre grand'mère, comment s'appelle-t-elle?

ANTONINE, étonnée.

Amélie.

PLINCHARD.

Amé.....

ANTONINE.

Lili!... Quand j'étais petite, je l'appelais grand'maman Lili.

PLINCHARD.

Lili! (A part.) Hum! hum!... Voilà la mémoire qui me revient!

RENÉ.

Toutes ces questions, mon oncle?...

ANTONINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur ?

PLINCHARD.

Rien, rien... (A part.) Je ne peux pas leur dire... (Haut.) Je m'informe de la famille... (A part.) Hum ! Je barbotte... (Se remettant.) Mille bombes !... Faites un demi-tour... (Il les prend tous les deux sous ses bras.) Vous vous aimez... bien ?

RENÉ.

Oh ! Oui, mon oncle...

PLINCHARD.

Eh ! bien, tout n'est pas fini... Je suis là .. Ayez confiance dans cette vieille patraque de Plinchard....

SCÈNE VI*

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON *, entrant de droite, 2^e plan, à lui-même.

Plinchard !

ANTONINE, présentant le Baron.

Grand'papa !

RENÉ, allant à lui.

Le général Plinchard, mon oncle... M. le baron de la Grange Batelière.

PLINCHARD.

Ah ! (Allant au Baron et vivement.) C'est vous qui étiez le mari ?...

LE BARON **, étonné.

Comment ?

PLINCHARD, se remettant.

Je veux dire... hum ! hum ! C'est vous qui êtes le grand-père ?... (Antonine et René sont au milieu, au fond, et écoutent.)

* Plinchard, Antonine (un peu au-dessus). Le baron, René (un peu au-dessus).

** Antoine, Plinchard, le Baron, René.

LE BARON.

J'ai cet honneur !

PLINCHARD.

Enchanté ! (Ils se serrent la main.)

LE BARON.

Plinchard ? Ce nom ne m'est pas inconnu... Il me semble qu'il y a du Plinchard dans ma vie...

PLINCHARD, à part.

Il ne croit pas si bien dire !...

ANTONINE, s'approchant du baron.

Dis donc, bon papa...

RENÉ, même jeu, à Plinchard.

Mon oncle...

PLINCHARD.

Hein !

RENÉ.

Si vous vous occupiez de nous ?

PLINCHARD.

Oui !... Il faut causer de ces enfants, de leur bonheur... Car c'est à nous d'opérer leur jonction ! (René donne une chaise à Plinchard et Antonine une au baron, puis ils remontent tous les deux.)

LE BARON *.

Opérons, opérons !... Asseyez-vous donc ! (Ils s'asseyent.)

RENÉ, à Antonine, bas.

Ça y est, mademoiselle...

ANTONINE, idem.

N'ayons pas l'air !

PLINCHARD, s'asseyant, à part.

C'est drôle... Je ne le reconnais pas du tout ! (Tirant sa tabatière. Haut.) Hum ! hum ! (Au baron.) En usez-vous ?

LE BARON.

Non, ça m'enroue, ça me gâte la voix...

* Plinchard, le Baron.

PLINCHARD.

Vous chantez ? (Il prie.)

LE BARON.

Non ! Je parle à la tribune ! Car nous sommes presque collègues : Je suis député, vous êtes sénateur...

PLINCHARD.

Oh ! Je ne siége jamais. Toujours dans le Midi, pour ma santé !

LE BARON.

Vous avez un congé ?

PLINCHARD.

Un congé inamovible !

LE BARON.

Moi, je siége...

PLINCHARD.

A droite ?

LE BARON.

Non !

PLINCHARD.

A gauche ?

LE BARON.

Non, au milieu, derrière le ministre ! Mon groupe et moi, nous votons toujours pour lui, quand il est solide... et quand il faiblit, nous le lâchons !

PLINCHARD.

Nature généreuse !

ANTONINE, à René,

Qu'est-ce qu'ils disent ?

RENÉ.

Écoutons, mademoiselle...

PLINCHARD.

Vous avez donc un groupe ?

LE BARON.

Dont je suis le chef!... Nous sommes deux, un imbécile et moi.

PLINCHARD, à part.

Cela fait bien deux!... (Haut.) Ce n'est guère...

LE BARON.

Ça suffit pour déplacer la majorité!

RENÉ, à Antonine.

Mais ils parlent politique!...

ANTONINE, se rapprochant du baron.

Dites donc, bon papa?

LE BARON.

Ma fille!

RENÉ, s'avancant.

Mon oncle, c'est bien pour parler de nous...

ANTONINE.

Que vous vous êtes assis?...

PLINCHARD.

Sacrebleu! C'est vrai, nous ne nous occupons pas de ces enfants!... Si nous parlions de leur mariage? (Antonine et René remontent.)

LE BARON, se levant.

Ma foi, général, j'aime mieux vous le dire franchement!... C'est plutôt avec ma femme qu'il faut causer de cela, c'est avec ma femme...

PLINCHARD, se levant.

Eh! bien, vous auriez dû le dire tout de suite!... Ça me va très bien... (Il gagne un peu à gauche.)

LE BARON*.

Avec votre prestige militaire... (A Antonine.) Petite, va dire à ta grand'mère que le général...

* Plinchar, René, Antonine, le Baron.

PLINCHARD.

Le général Plinchard...

LE BARON.

Le général Plinchard sollicite un entretien particulier...

ANTONINE, s'éloignant par le fond.

Oui, bon papa !

LE BARON

Tu ajouteras, pour la décider, que le général est un réactionnaire...

ANTONINE.

Oui, bon papa ! (Elle sort par le 3^e plan.)

LE BARON, la suivant.

Un farouche réactionnaire !

PLINCHARD, préoccupé, à lui-même.

Je vais la revoir... Hum !

LE BARON, revenant.

Quant à moi, je vous laisse avec ma femme, parce que je me connais, je me laisserais aller à quelque éclat ..

PLINCHARD.

Oui, laissez-moi ! Je sais parler aux femmes ! Emmenez mon neveu et allez faire un tour dans le parc... J'enlèverai la place, foi de Plinchard !...

RENÉ, sortant la main à Plinchard.

Ah ! Mon oncle !

PLINCHARD.

Sois calme, clampin !

LE BARON.

Il y aura bataille, je vous en préviens...

PLINCHARD.

Ça me connaît... Ça me connaît !... (Le baron et René sortent par le fond 3^e plan à droite.)

SCÈNE VII*

PLINCHARD, puis AMÉLIE.

PLINCHARD, seul.

COUPLETS

Je vais revoir cette Amélie
 Dont je fus amoureux !
 Ah ! Morbleu ! Qu'elle était jolie
 Avec son sourire et ses yeux !
 Ce fut une ivresse inconnue,
 A la fois, bonheur et tourment...
 Hélas, aujourd'hui, l'entrevue
 Sera plus calme, assurément !

Ah ! Cette Lili ! Les souvenirs me reviennent en foule, maintenant, bien que je ne les aie pas consignés comme elle dans un petit cahier... Le cahier de Lili... Je le vois encore... Nous l'avons lu ensemble, il y a trente-cinq ans ! (Il pose son chapeau sur le cahier qu'Antoine a jeté sur la console et sa canne dans le coin.)

AMÉLIE *.

C'est vous, monsieur, qui désirez avoir avec moi un entretien particulier ?

PLINCHARD, saluant de profil. A part.

C'est elle ! Je n'ose la regarder. (La regardant.) Oh ! Changée !... Bigrement changée !

AMÉLIE.

Eh ! Bien, monsieur ? (A part.) Il est sourd !

* Plinchar, Amélie.

PLINCHARD, à part.

Elle ne me reconnaît pas non plus... C'est que je suis changé, moi aussi !

AMÉLIE.

C'est à M. Crochard ?

PLINCHARD.

Plinchard !

AMÉLIE.

Plinchard !

PLINCHARD, à part.

Pas même le nom ? Il n'est cependant pas changé, lui ! (Haut.)
Oui, madame, le général Plinchard, sénateur...

AMÉLIE.

Sénateur ?

PLINCHARD.

De droite...

AMÉLIE, gracieuse.

Ah !

PLINCHARD.

D'extrême droite.

AMÉLIE, encore plus aimable.

Asseyez-vous donc !

PLINCHARD, à part.

Ah ! Ce sourire ! Je retrouve le sourire ! (Haut, en s'appuyant sur la chaise qu'il a déjà occupée.) Madame... (Il prend une prise.)

AMÉLIE, puisant à son tour dans une tabatière d'or qu'elle tire de sa poche, après s'être assise sur la chaise qu'occupait le Baron.

Au fait, monsieur !

PLINCHARD.

Ce nom de Plinchard, ... bum !... Plinchard... ne doit pas vous être absolument inconnu ?

AMÉLIE.

J'ai beau chercher...

PLINCHARD.

Antonin Plinchar d ?... Antonin ?...

AMÉLIE.

Antonin ?...

PLINCHARD, vivement.

Ancien lieutenant au 4^e chasseurs...

AMÉLIE, se levant involontairement.

Oh ! Mon Dieu !

PLINCHARD, se levant vivement.

Vous m'avez reconnu ?...

AMÉLIE.

Monsieur !

PLINCHARD.

Lili !

AMÉLIE.

Monsieur ! ... (Se remettant.) Je ne sais ce que vous voulez dire... Et si je n'avais à faire à un sénateur de droite, d'extrême droite...

PLINCHARD.

Se peut-il ?... Lili !... Amélie !... (Elle s'assied.) Hura ! (En s'asseyant aussi.) Madame la Baronne...

AMÉLIE.

Encore une fois, monsieur...

PLINCHARD.

Pourtant, il n'est pas possible... Je sais qu'il y a longtemps de cela, très longtemps... Mais il est des choses...

AMÉLIE.

Vous confondez, monsieur, ou bien votre cerveau...

PLINCHARD.

Mon cerveau !... Mon cerveau ?... Vous voulez dire que je suis un peu fou... Je l'ai été, Madame, un jour, ou plutôt un soir, une nuit !...

AMÉLIE, très froidement.

Il vous en reste quelque chose !

PLINCHARD.

C'est trop fort !... Voyons, il n'y a pas d'erreur !... Ce n'est pas dans mon imagination, que j'ai trouvé...

AMÉLIE.

Quoi donc, monsieur, quoi donc ?

PLINCHARD, se rapprochant avec sa chaise.

Un jeune homme,... un lieutenant, un jeune lieutenant... tombant à l'improviste dans un château avec un billet de logement... On répétait une comédie... Une jeune femme charmante, avec des yeux comme les vôtres, les mêmes yeux qui n'en finissent plus, tout autour de la tête... (Se rapprochant encore.) Le lieutenant faisait répéter la jeune femme, avec l'accent marseillais, et puis la réunion d'actionnaires... La réunion d'actionnaires... — vous vous la rappelez, la réunion d'actionnaires, un conseil agricole ? — Et puis, enfermés tous les deux, le jeune homme et la jeune femme... (Se rapprochant une troisième fois.) Et puis...

AMÉLIE, se levant en passant à gauche.

Assez, monsieur, assez !... *

COUPLETS

I

De me rafraîchir la mémoire,
Monsieur, ne prenez pas le soin !
Monsieur, je ne veux pas vous croire...
Vous me parlez d'un temps si loin,
Si loin, qu'en remontant ma vie,
Tout par l'oubli s'est effacé...
Et du moment que l'on oublie
C'est comme si rien ne s'était passé !

* Amélie, Plinchart.

II

Il n'est rien que mon cœur déplore !
 Ai-je été jeune, un court instant ?
 Ai-je été femme ? Je l'ignore...
 Ai-je été belle ? On le prétend.
 Ai-je eu mon heure de folie ?
 Ai-je aimé ? Monsieur, je ne sais...
 C'est oublié ! Quand on oublie
 C'est comme si rien ne s'était passé !

ANTONIN PLINCHARD, à part.

Cré nom de nom ! (Haut.) Ah ! Vous avez beau dire...

AMÉLIE.

Abrégeons cet entretien, je vous prie !

PLINCHARD.

Abrégeons, soit ! Madame, je suis l'oncle du jeune René qui aime, qui adore la jeune... dirai-je la jeune Antonine?...

AMÉLIE.

Arrêtez, monsieur... Je sais ce dont il s'agit et j'aime mieux vous le dire tout de suite : Jamais, vous entendez bien, jamais votre neveu René n'épousera ma petite fille !

PLINCHARD.

Mais ces deux enfants s'aiment, madame !

AMÉLIE.

Cela passera... Cela passe toujours...

PLINCHARD.

C'est précisément ce que disait la mère de Lili — et Lili a épousé celui qu'elle n'aimait pas, si bien que lorsqu'elle a revu ensuite celui qu'elle aimait... Psst !... Psst !... Barnabon !...

AMÉLIE.

Il suffit !... Dispensez-moi de vos conseils, monsieur...

PLINCHARD.

Madame...

AMÉLIE.

Je vous salue !... (Elle remonte et se dirige vers la porte, deuxième plan droite.)

PLINCHARD *, gagnant la gauche.

Elle ne veut pas me reconnaître?... Pauvres enfants !

AMÉLIE, à la porte.

Adieu, monsieur...

PLINCHARD, prenant son chapeau sur la console.

Madame... (Apercevant le cahier, à part.) Oh ! Ce cahier ? (Le prenant.) Le cahier de Lili !...

AMÉLIE, à part.

Il ne s'en ira donc pas !

PLINCHARD, lisant haut.

« J'ai retrouvé sa trompette dans le jardin... »

AMÉLIE **, revenant au milieu.

Que dites-vous, monsieur ?

PLINCHARD.

C'est ce cahier...

AMÉLIE.

Mon cahier !

PLINCHARD.

Ah ! Vous voyez bien !

AMÉLIE.

Je suis prise !

PLINCHARD.

Prise ! C'est un aveu !

AMÉLIE.

Rendez-moi ce cahier !

* Plinchar. Amélie.

** Plinchar. Amélie.

PLINCHARD.

Oui, mais avouez, avouez que c'est bien vous ?

AMÉLIE.

Eh ! bien, j'avoue !

PLINCHARD.

Oh ! Je vous avais bien reconnue, allez, à vos yeux, à ce sourire... Oh ! Ne le cachez pas !... Et puis, regardez...

AMÉLIE.

Quoi ?

PLINCHARD.

Cette page blanche !

AMÉLIE.

Cachez ça !...

PLINCHARD.

Puisqu'il n'y a rien dessus...

AMÉLIE.

Oh !

PLINCHARD.

Avouez que ce soir-là vous n'aviez pas l'idée d'écrire ?

AMÉLIE.

Plus bas, malheureux, plus bas ! Ah ! Avoir eu trente-cinq ans de vertu pour effacer...

PLINCHARD.

Une page blanche...

AMÉLIE.

C'est la seule de tout le livre !

DUO

PLINCHARD.

Vous ne pouvez la regarder sans rire,
Cette page où rien n'est écrit ?

AMÉLIE.

Avec regret, plus tôt, je dois le dire...
Alors j'étais tout charme et tout esprit !

PLINCHARD.

Ah ! Si vous vouliez la retirer !

AMÉLIE.

Ça serait peut-être un peu léger !

PLINCHARD.

À nos âges, c'est sans danger.

AMÉLIE.

Vous le voulez ?

(Elle prend le cahier.)

PLINCHARD.

Allons, parlez !

AMÉLIE.

Vous le voulez ?

COUPLETS

AMÉLIE.

Ce feuillet blanc me rappelle
Que j'étais belle !
Que vous, cassé maintenant,
Vous aviez la taille frêle,
Moustache fine, œil brillant !
Que j'étais jeune et coquette,
Que j'aimais le bal, la fête,
Que vous étiez un beau garçon...

PLINCHARD. (Parlé.)

Cré nom de nom !

AMÉLIE.

Et j'en ai perdu la tête !...

(Parlé.) Ah !... C'était bon !

II

Puis faut-il ?... C'est chose incroyable,
C'est effroyable ! Oui, ça l'est !
Que moi, moi, si vénérable,

J'ai fait, grâce à vous, j'ai fait...
Ce que l'on nomme une escapade
Et ce qu'avec une œillade,
Mon oncle, dans son jargon,

PLINCHARD. (Parlé.)

Allons donc ! Allons donc !

AMÉLIE.

Nomme une cascade !

(Parlé.) Ah !... C'était bon !

PLINCHARD.

Cré nom de nom ! Oui, c'était bon !
Alors, j'étais un vrai luron !
Cré nom de nom !
Et je le serais... à l'occasion...
Cré nom de nom !

AMÉLIE.

Ces regrets sont bien superflus,
Vous savez bien que vous ne pourriez plus !

PLINCHARD.

Dites un mot, je perds la tête
Et je me sens capable, en cet instant...

AMÉLIE.

De quoi ?

PLINCHARD.

De quoi ?

AMÉLIE.

De quoi ?

PLINCHARD.

De quoi ?
De jouer d'la trompette...

AMÉLIE.

D'la trompette ?

PLINCHARD, à l'événement d'Amélie.
De jouer d'la trompette du régiment!

ENSEMBLE

De jouer d'la trompette (Air) du régiment!
Etc., etc.

AMÉLIE.

Je suis vaincue!... Voyons, parlez! Que demandez-vous?

PLINCHARD.

Une prise!

AMÉLIE, lui donnant une prise.

Voilà!... C'est égal, vous êtes un monstre!

PLINCHARD, gagnant un peu à gauche.

Ah! Il y a vingt-sept ans qu'on ne m'a pas appelé monstre!

AMÉLIE.

Où est-il, votre neveu?

PLINCHARD, il remonte au fond et appelle du côté droit. Amélie gagne la gauche.

Pas loin dans le parc... (Appelant.) René!

SCÈNE VIII^e

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ *, accourant.

Mon oncle!

PLINCHARD.

Approche, garnement!... Voilà René, Madame...

AMÉLIE, le lorgnant.

Je ne l'avais pas remarqué! Il est fort bien...

* Amélie, Plinchar, René.

PLINCHARD.

Il me ressemble !

AMÉLIE.

Venez ça, jeune homme ! * (René, par devant son oncle, va à Amélie.) Vous allez m'offrir le bras pour faire un tour avec moi dans le parc,... sans votre oncle, et vous me direz ce que vous avez à me dire.

RENÉ.

Oh ! Madame !

PLINCHARD.

Sois éloquent !... Tu es avocat... Souviens-toi que tu as fait acquitter un mari qui avait coupé sa femme en trente-cinq morceaux.

AMÉLIE.

Quelle horreur !

PLINCHARD.

Et songe que tu donnes le bras à l'une des femmes les plus charmantes de son temps... et qui a fait tourner bien des têtes...

AMÉLIE.

Général !...

PLINCHARD, bas.

Je n'oublie pas, moi ! (Amélie et René sont remontés vers la terrasse. Ils se dirigent vers la droite et disparaissent.)

AMÉLIE, en sortant.

Ainsi vous aimez bien Antonine ?

PLINCHARD, hochanté.

Allons !... La bataille est gagnée

* Amélie, René, Plinchar.

SCÈNE IX*

PLINCHARD, LE BARON, puis BONPAN, puis RENÉ et ANTONINE.

LE BARON *, entrant de droite, deuxième plan.

Eh, bien ?

PLINCHARD.

Victoire, mon cher Baron !

LE BARON.

La loi a passé ?

PLINCHARD.

Madame la baronne consent...

LE BARON.

J'étais bien sûr que ça finirait comme ça... C'est que quand je veux quelque chose, moi... N'est-ce pas, mon oncle ?... Tiens, où est-il ?

BOMPAN **, entrant avec le vicomte. Ils viennent de gauche, troisième plan.

BOMPAN.

Le voici, M. le Baron !... Je viens de le rattrapper au moment où il montait en voiture avec une dame ! (Il va à gauche.)

LE VICOMTE, au baron.

C'est Titine qui venait me chercher.

LE BARON.

Vous êtes donc incorrigible, mon oncle ?

ANTONINE*, entrant, suivie de René, ils viennent de droite, troisième plan.

Ah ! Bon-papa ! (A Plinchard.) Ah ! Bon ami ! (Elle l'embrasse.)

* Bompan, Plinchard, le Baron, le Vicomte.

** Bompan, René, Plinchard, Antonine, le Baron, le Vicomte.

RENÉ, au Baron, lui donnant la main, puis allant à gauche.

Ah! Monsieur le Baron!

PLINCHARD, à Antonine.

Eh! bien, que t'avais-je dit?

ANTONINE.

Mais comment l'avez-vous décidée?

PLINCHARD.

En rappelant à ta grand'mère qu'elle a été jeune et jolie comme toi.

ANTONINE.

Tiens! J'avais eu la même idée, en trouvant certain petit cahier...

PLINCHARD.

Ah! C'était donc toi, qui l'avait laissé là?...

ANTONINE.

Vous l'avez trouvé?

PLINCHARD.

Oui, et rendu à ta grand'mère...

ANTONINE.

Alors, vous savez sans doute pourquoi elle avait laissé une page blanche!

PLINCHARD, à part.

Diable! (Haut.) C'est le jour où ta grand'mère a épousé ton grand'père!

ANTONINE

Ah! Bon-papa!

PLINCHARD.

Un instant, fixe! Alignement!

COUPLLET FINAL

C'est pas tout ça... brrr... Crelotte!

Il faut gagner un autre enjeu!

Messieurs, mesdames... brrr... jo barbotte!

Petite, à toi d'commencer le feu!

ANTONINE.

Un p'tit succès, messieurs, j'espère !
Pour moi, je ne demande rien,
C'est pour ma bonne vieille grand'mère !
Si vous ne la traitez pas bien.
Elle ne vous dira qu'un mot :
 Qués a cot
 Mais un qués a co
 Ben provençao !
 Digue ligue vingue
 Fugue-tu, pan ! pan !
Pour la bouillabaisse, troun de l'air, bagasse,
Surtout du succès pour bonne maman !

FIN